

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TRENTE
SUIVI DE
L'ÉCRITURE DE LA SOUFFRANCE COMME ACTE DE RÉSISTANCE FÉMINISTE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE DARSIGNY

MARS 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Martine Delvaux, à Elizabeth Wurtzel, à Angelina Jolie... et à l'Académie.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|------------|
| RÉSUMÉ | iv |
| PARTIE 1: TRENTE | 1 |
| Juillet | 2 |
| Août | 8 |
| Septembre | 14 |
| Octobre | 19 |
| Novembre | 28 |
| Décembre | 33 |
| Janvier | 38 |
| Février | 42 |
| Mars | 50 |
| Avril | 56 |
| Mai | 61 |
| Juin | 68 |
| PARTIE 2: L'ÉCRITURE COMME ACTE DE RÉSISTANCE FÉMINISTE | 73 |
| BIBLIOGRAPHIE | 117 |

RÉSUMÉ

La partie création de ce mémoire prend la forme d'un journal de poèmes en prose à caractère autobiographique. *Trente* documente l'année précédant le passage à la trentaine d'une jeune femme. Les poèmes explorent une temporalité inexorable marquée par la souffrance, le deuil, la dépression et la mélancolie. Ce plongeon dans le réel expose la peur du vieillissement et en dissèque les causes dans une narration au Je qui donne volontairement dans l'affect et qui met en scène un pathos assumé, voire exagéré. La mise en forme de l'émotion passe par la répétition, la syncope. La répétition, que ce soit dans la forme des poèmes ou dans les thèmes abordés, est essentielle en tant que processus littéraire participant à l'augmentation et à l'intensification du propos. Une litanie obsédante, ancrée dans des répétitions grammaticales et sémantiques, permet la mise en place de l'univers de la narratrice – univers angoissé, obsessionnel, hanté. De plus, par une présence intertextuelle de leur travail ou de leurs œuvres dans *Trente*, quatre muses participent à l'exploration des manifestations de la souffrance : pression extrême de se conformer aux standards de beauté, dépression, maladie mentale, suicide... La narratrice crée un univers où ces femmes (héroïnes, inspiratrices, icônes) existent elles aussi, et lui permettent d'exister.

Le fil conducteur qui relie la partie création à la partie essai est l'intention de montrer que l'écriture de la souffrance peut être un acte de résistance féministe. L'essai *L'écriture de la souffrance comme acte de résistance féministe* avance que la femme qui souffre peut résister aux systèmes d'oppression (capitalisme, néolibéralisme, racisme, sexisme, etc.) en écrivant sa souffrance avec vulnérabilité. À travers les théories de l'affect et les théories queer, les notions de *postwounded* (Leslie Jamison) et de *radical softness* (Lora Mathis), ainsi que les figures de la *Sad Girl* (Audrey Wollen), de la *Sad Woman* (Johanna Hedva), de la *feminist killjoy* (Sara Ahmed) et des *Unruly Women* (Kathleen Rowe), l'essai explore les diverses raisons qui peuvent pousser les femmes à écrire des récits inspirés de leur vie et de leur souffrance. Ce faisant, cette partie plus théorique du mémoire tente de déconstruire les mythes d'universalité et de canon qui hantent encore à ce jour le domaine des études littéraires.

Mots clés : création littéraire, récit autobiographique, théorie queer, féminisme, souffrance

PARTIE 1

TRENTE

JUILLET

JE N'AI RIEN ÉCRIT depuis une semaine, je n'ai rien écrit depuis que j'ai eu 29 ans. C'est le désert littéraire, la sécheresse totale, d'ailleurs je devrais mentionner que j'ai aussi arrêté de boire, mais ça c'est une autre histoire. Parfois dans cette semaine creuse j'ai pensé à des mots, il y a même des débuts de phrases qui se sont formés derrière mon front, j'ai senti un début d'inspiration, puis, quand j'ai enfin réussi à en venir à une formulation, je me suis rendu compte que c'était quelque chose qu'Elizabeth Wurtzel avait déjà écrit. Si ce n'est pas Elizabeth, alors c'est Nelly, ou Marie-Sissi, je ne sais plus, mes muses sont nombreuses, mais souvent interchangeables, je les appelle par leurs petits noms et j'en viens à oublier qui a dit quoi à force de me répéter leurs mots comme des litanies. La triste vérité c'est que mes muses préférées sont mortes ou déprimées, c'est vrai en anglais avec Angelina Jolie et Elizabeth Wurtzel, mais c'est aussi vrai en français avec Nelly Arcan et Marie-Sissi Labrèche : mortes ou déprimées. Ça fait une semaine que j'ai 29 ans et on m'a dit « Tu vas voir, ça va passer », mais je me demande ce qu'il se passe au juste, tout passe, mais rien ne se passe jamais bien. Le jour de mes 29 ans j'ai fait l'étoile sur mon lit, 29 années à regarder le plafond, j'ai attendu de prendre une décision. Les décisions et moi, c'est toujours compliqué, que ce soit pour choisir une saveur de crème glacée (les employés du Dairy Queen me détestent) ou que ce soit pour choisir entre vivre ou mourir (ceux qui m'aiment finiront par me détester). Alors j'ai pris la non-décision d'aller faire l'étoile ailleurs, je suis allée faire l'étoile chez ma mère, petite fille-sandwich de 29 ans encore prise entre deux parents. En faisant l'étoile je me suis endormie et j'ai souhaité dormir pour l'éternité. Ma couverture piquait un peu mes cuisses ou alors c'était peut-être les moustiques, peu importe, ça revient au même. J'ai cité Elizabeth Wurtzel à voix haute : I AM ALWAYS TRYING TO GO TO THAT IMAGINARY SOMEWHERE OR TO GET TO THAT IMAGINARY SOMETHING, MY LIFE IS ONE LONG LONGING, une vie entière à attendre qu'il se passe quelque chose, mais quoi au juste. Toute la journée j'ai eu 29 ans et j'ai encore 29 ans en ce moment, sauf qu'à partir de maintenant et pendant les prochains 360 jours il n'y aura personne d'autre que mon cerveau pour me le rappeler. Mon cerveau ne me souhaite pas bon anniversaire, il dit plutôt des choses du genre « Tu es laide et moche et vieille et conne et tu n'as rien accompli, à ton âge Elizabeth Wurtzel avait déjà un best-seller à son actif ». Après avoir fait l'étoile assez longtemps, je suis retournée chez moi, merci maman le gazon était moelleux, merci maman mon verre d'eau était froid, merci maman tes mots étaient gentils et finalement merci maman

de m'avoir mise au monde, ce n'est pas de ta faute si tu as une fille-crabe, un cancer de bord de mer. Je suis rentrée chez moi dans ma Saturn 1998 qui fonctionne encore, dix ans à conduire une auto qui est parfois un refuge pour pleurer sur la route où personne ne me voit, au moins c'est plus privé que dans le métro, quoique je suis aussi spécialiste de pleurer dans le métro, je suis spécialiste de pleurer en public en général, spécialiste de pleurer pour un public comme Angelina Jolie dans *Gia*, comme n'importe quelle belle fille au cinéma qui laisse les larmes couler sans tordre la bouche ou renifler. Donc, j'ai conduit : cassette de Madonna, McDonald's, Esso, cassette de Fiona Apple, puis j'étais de nouveau chez moi. Je me suis dit « J'ai 29 ans » et j'ai pleuré sur mon hasard, mon karma, mon destin de vie que je ne comprends pas, j'ai pleuré ma vie de 29 ans de fêtes pourtant parfaites jusqu'à maintenant. « Les feux d'artifice sont pour toi Marie », c'est ce qu'on me disait chaque premier juillet, j'ai eu des feux d'artifice, j'ai eu du gâteau fait maison, j'ai eu tout ce qu'une enfant de la classe moyenne pouvait désirer. À 18 ans j'ai eu un *surprise party* dans la cour arrière de mes parents avec de l'alcool acheté par mes parents même si j'étais maintenant en âge de le faire moi-même sans mes parents. À dix-neuf ans je me suis fait arrêter par la police et après avoir pleuré jusqu'à en avoir les yeux rouges comme le drapeau du Canada j'ai mangé un gâteau complet juste pour moi. Pour mes vingt ans j'avais des bras en bâtons d'allumettes et mes amis ont voulu me nourrir avec un gâteau avec mon nom dessus, pour célébrer l'effort de mes amis j'ai mangé, moi qui d'habitude ne mangeais jamais. Pour mes 21 ans j'ai découvert les mojitos et j'ai voulu aller Chez Parée mais personne ne voulait m'accompagner, alors j'ai embrassé mon meilleur ami et je me suis couchée. À 22 ans j'ai décidé que j'étais assez majeure pour fêter aux États-Unis, j'ai vu des feux d'artifice là-bas aussi, mais pas exactement le jour de ma fête, plutôt trois jours plus tard, pour leur fête à eux, puis à New York avec Marina Abramovic j'ai pleuré, je vous l'ai dit : je pleure tout le temps. Pour mes 23 ans j'ai organisé un *sweet sixteen* parce que tout le monde aime la jeunesse et les chapeaux de fête, tout le monde aime prendre trop de drogue et boire trop d'alcool pour finir à sept heures du matin à pleurer qu'on a les mollets trop petits, que c'est une aberration et que personne jamais ne va nous aimer. Pour mes 24 ans j'ai tapissé mes murs de papier d'emballage argenté du Dollarama, comme à la Factory, festif, et j'ai invité tout le monde à me regarder boire du champagne entre deux hoquets mouillés causés par la peur d'atteindre bientôt un quart de siècle. Or, mes 25 ans sont de loin les plus mémorables, une fête jamais

égalée, parce qu'il y a eu de la magie, des crayons Sharpie et un bar qui a fermé depuis. Ma fête de 26 ans en comparaison était plutôt moche, tout ce que je voulais c'était une poutine alors je suis allée au Rapido, lui aussi fermé depuis, au Rapido j'ai découvert que la poutine pouvait être décevante, car tout est décevant quand on a de la négativité dans les yeux. Pour mes 27 ans j'ai exigé que tout le monde s'habille en jeans de la tête aux pieds et on a cuit des choses sur le barbecue même si je n'aime pas la viande, j'ai fait une exception et j'ai noyé ça dans la Miller Lime, un torrent de bière pour la végétarienne déchue. Pour mes 28 ans je me suis enfermée dans les toilettes où j'avais préalablement caché un livre en dessous du lavabo, un livre spécial, un livre de self-help avec des trainées de poudre blanche dessus, je suis loin d'être un exemple, cachez vos enfants, ce n'est surtout pas en vieillissant que ça va aller en s'améliorant. Et voilà, finalement j'arrive à 29 ans, mes 29 ans c'était il y a une semaine et je n'ai rien écrit depuis, ou peut-être juste ce petit texte-là, pour dire que j'approche désormais dangereusement des trente ans, si je pouvais retourner dans le temps je sourirais à ma mère, je sourirais à mon père, je sourirais à mes amis qui sont venus chez moi le jour de mes 29 ans pour me regarder avoir l'air bête, si je pouvais retourner en arrière, j'essaierais juste d'être une bonne fille, I JUST WANT TO BE A GOOD WOMAN comme dit Cat Power, une GOOD GIRL comme chante Drake, mais tout le monde sait que ça n'existe pas, tout le monde veut être la GOOD GIRL mais personne ne sait qui elle est, c'est peut-être la même fille que THE GIRL WITH THE MOST CAKE, ça c'est Courtney Love qui le dit, s'il y a une journée pour être la fille avec le plus gros morceau de gâteau c'est assurément le jour de sa fête. La 29e année, la dernière année, ma dernière année, sera une année idéale, ce sera mon année, ce 29 ans je l'ai redouté longtemps, à 29 ans je vais manger du gâteau tous les jours, je vais aussi écrire tous les jours, toujours, vous allez voir, je me ferai Nelly, Marie-Sissi, Angie, Lizzie, je prendrai les voix de celles qui ont su crier avant moi des refrains que je connais par cœur.

IL SERAIT NORMAL QUE VOUS M'INTERROGIEZ : pourquoi trente, pourquoi ce nombre et pourquoi pas un autre. Bien sûr, on pourrait croire que c'est Nelly Arcan qui m'a mis cette idée dans la tête, après tout, elle en parle ouvertement dans *Folle*, c'est là, noir sur blanc, ou plutôt noir sur jaune comme les pages de ma copie trop usée. L'idée vient pourtant de bien avant cela, du plus loin que je me souvienne je n'arrivais pas à m'imaginer un futur après mes trente ans : trente ans, c'était le début de la fin et moi je ne voulais pas vivre ça. Ça vient donc d'il y a longtemps, ça s'est forgé tranquillement dans mon esprit, une fois de plus Elizabeth Wurtzel m'enlève les mots de la bouche, ou plutôt du cerveau, ou des doigts, peu importe : IT HAPPENED GRADUALLY, THEN SUDDENLY. Wurtzel dit ça à propos de la dépression, mais moi je dis ça à propos de vieillir. C'est la même chose après tout, enfin, dans ce cas-ci, dans mon cas précis, c'est arrivé graduellement et puis soudainement : j'étais jeune et je ne me voyais pas vieille, dans ma vingtaine quand les gens me demandaient mon âge je répondais toujours 28, eux crédules et moi sans doute crédible, je veux dire, comment contester l'âge de quelqu'un, si elle le dit c'est que ça doit être vrai, pourquoi se vieillir. « Habituellement, c'est à la baisse qu'on ment » : dire ça, c'est ne pas savoir ce que c'est que d'être semi-jeune et semi-jolie, de penser avoir toute la vie, dire 28 ou trente comme on dit l'infini, dire trente, un nombre qui n'arrivera jamais et s'il arrive je le verrai d'avance et je l'éviterai, comme j'ai une fois évité un chevreuil en conduisant sur la route, le chevreuil courait devant moi, devant mon auto, à gauche il y avait la rivière et à droite il y avait le fossé, c'est beau la Montérégie, au lieu de choisir l'un ou l'autre il continuait d'avancer droit devant, dans la lumière de mes phares, puis il a fini par bondir vers le fossé. Moi j'aurais choisi l'eau et d'ailleurs, à chaque fois que j'empruntais ce chemin-là ça me passait par la tête, ça me chicotait de savoir que juste un petit coup de volant pouvait m'envoyer dans la rivière, un instant d'inattention, un jour on est en vie et un jour on ne l'est plus, c'est tout, GRADUALLY THEN SUDDENLY. Trente, un chiffre pair, c'est un beau chiffre, tout le monde sait que les chiffres impairs sont laids, un chiffre impair implique que quelqu'un est de trop ou que quelqu'un a été mis de côté, vous voyez bien que dans trente il y a des mathématiques, ce que je déteste, mais j'ai choisi trente car c'est le prochain chiffre pair après mon chiffre pair préféré, 28, deux multiplié par quatre ça fera toujours huit, en plus à l'école primaire j'étais toujours numéro huit parce que mon nom de famille commence par un D, une seule fois j'ai été numéro six et j'étais fâchée, mais bon, ça aurait pu être pire, ça aurait pu être

sept. Oui, je sais : sept, c'est le chiffre chanceux, mais il faut vraiment être idiot pour croire que la chance est dans un chiffre impair. Je disais 28 comme ça, c'était le chiffre pair le plus près de trente, mais qui ne le dépassait pas. Le problème c'est qu'à présent j'ai carrément dépassé 28, il est là dans mon rétroviseur, je lui envoie la main maintenant que je suis dans les limbes du 29 ans, un chiffre que je déteste, mais que je ne déteste pas autant que la perspective d'avoir trente ans. Aujourd'hui et pour toute l'année à venir, le nombre 29 est là devant moi et je ne sais plus quoi penser, je l'ai regardé longtemps, je pensais qu'il allait bondir d'un côté ou de l'autre, mais non, il est bien là, alors ce sera à moi de bouger, la rivière ou le fossé, à moins que je continue à conduire bien droit, en dix ans de conduite je n'ai jamais eu d'accident, jamais eu d'accrochage, jamais eu de tache à mon dossier, alors ça devrait bien aller, à 29 ans je devrais peut-être juste foncer, trente arrivera assez vite, graduellement puis soudainement.

AOÛT

JE L'AVOUE : CES DERNIERS JOURS J'AI PEU ÉCRIT, mais c'est parce que j'étais occupée à lire Marie-Sissi, c'est parce que j'étais occupée à déprimer, écrasée par le poids des jours de la fin du mois de juillet, le pire mois de toute l'histoire de ma vie, ce n'était pas un beau roman ni une belle histoire, juillet c'était laid, affreux, dégoulinant d'ennui, le pire mois de fête, puisque la vraie histoire du beau roman c'est qu'il était planifié que je naisse le 31 juillet, j'aurais dû être Lion et pas Cancer, j'aurais dû être forte de la crinière au lieu d'avoir une carapace molle, et si j'étais née le 31 juillet j'aurais partagé la même date d'anniversaire qu'Elizabeth Wurtzel qui a eu 48 ans hier, et si j'étais née le 31 moi aussi nous aurions eu exactement dix-neuf ans de différence et nous serions toutes deux Lions. Si j'étais Lion, Elizabeth Wurtzel répondrait peut-être à mes tweets, elle répondrait quand je lui dirais «@ElizabethWurtzel OMG HAPPY BIRTHDAY LIZZIE WE SHARE THE SAME BIRTHDAY», on partagerait une fête comme on partage des problèmes. D'ailleurs, en parlant de problèmes : le deuxième livre de Marie-Sissi m'a vraiment agacée et je me suis forcée pour arriver à la fin, je suis bonne pour me forcer à lire depuis que j'étudie en littérature, c'est absurde mais vrai, tout comme le deuxième roman de Marie-Sissi est absurde mais probablement vrai, en gros il s'agit d'Emilie-Kiki qui couche avec son professeur de littérature, elle nous rappelle à toutes les deux pages combien elle est amoureuse de ce prof, c'est presque une litanie, un peu comme du Nelly, c'est de la répétition de fille-folle qui ne lâche pas le morceau et dans ce cas précis le morceau c'est la queue d'un prof de littérature qui est assez con pour entretenir une relation extra-conjugale avec son étudiante de 27 ans, Marie-Sissi nous raconte cette histoire pendant 156 pages au bout desquelles j'ai fermé le livre en me disant FUCK ÇA, j'ai plutôt écouté un livre audio, j'ai écouté David Lynch me parler de méditation transcendante. Quand David a eu fini de me parler, j'ai réalisé qu'il était minuit passé, il était 00:06 et c'est là que j'ai vu qu'Elizabeth Wurtzel avait tweeté que c'était son anniversaire, à 23:45 le 31 juillet c'était l'anniversaire de Lizzie et puisqu'elle l'a tweeté vers la fin de la journée j'ai été forcée de lui souhaiter bonne fête en retard, ce qui importe peu, puisque Elizabeth Wurtzel ne répond jamais à mes tweets de toute façon. Je me suis couchée dans mon lit, pas de puces pas de punaises, en pensant WWDLD ce qui veut dire WHAT WOULD DAVID LYNCH DO et la réponse évidente était: COOK QUINOA comme dans les vidéos en extra sur le DVD du film *Inland Empire*, alors je me suis levée pour faire cuire un chaudron de quinoa et pendant que ça mijotait je me suis dit qu'août allait

être un mois merveilleux, un mois doux pour le mois d'août, il y a plein de jeux de mots à faire, c'est un mois littéraire et moi j'ai fini de lire Marie-Sissi, j'ai pensé à David qui dit YOU GOTTA HAVE FREEDOM TO HAVE TIME TO LET GOOD THINGS HAPPEN et j'ai mijoté dans ma liberté nocturne, j'ai pensé qu'une fois le quinoa cuit je pourrais me concentrer sur la liberté et laisser le mois d'août m'apporter des bonnes choses puisque je suis maintenant plus vieille d'un an, plus vieille que je l'étais avant.

JE ME SUIS JURÉ D'ÉCRIRE TOUS LES JOURS de cette année numéro 29, mais il ne faut quand même pas obséder avec ça. Les obsessions je connais ça, mais à quel point est-ce une bonne idée de toujours ressasser les mêmes mauvaises idées? Les psychologues et les mères s'entendraient pour dire que le négatif attire le négatif, les obsessions entraînent les obsessions, d'ailleurs moi j'ai obtenu un deux pour un dans ce département-là : ma mère est psychologue, c'est sa profession, bien que pour moi elle occupe le seul et unique rôle de mère. Ce n'est pas comme dans l'épisode de Radio Enfer où la mère-psychologue de Camille lui demande « Camille, as-tu besoin qu'on en parle » quand Camille a de la difficulté à ouvrir le pot de beurre d'arachides le matin, non, ce n'est pas comme ça, moi je ne suis pas comme ça et ma mère elle n'est pas comme ça non plus. Je suis certaine que ma mère serait d'accord pour dire que c'est une mauvaise idée de se faire du mauvais sang, le problème c'est que l'expression « mauvais sang » est ma préférée, je m'imagine avoir le sang comme du poison, la seule façon de le purifier serait de me saigner à vif, mais bon, le problème est que ça me tuerait par la même occasion. Je dois donc vivre avec ce sang-là, mauvais, les psychologues et les mères s'entendraient pour dire que de penser qu'on est une mauvaise personne est un signe de faible estime de soi, que de penser que quelque chose de mauvais va arriver est un symptôme d'anxiété, en gros moi je suis un symptôme de tout, mais de quoi au juste, j'aimerais mieux être Patricia Arquette dans *Stigmata* : être clairement possédée, parler quinze langues, faire exploser des wagons de métro, que ça finisse en bonne et due forme avec un exorcisme, au moins si je jouais dans *Stigmata* je serais blonde et jolie, comme Nelly, comme Marie-Sissi aussi un coup parti, bref, je voulais seulement dire qu'il ne faut pas obséder, ne pas se faire de mauvais sang, la torture c'est fini pour aujourd'hui, pour cette année, pour cette vie-ci. Avez-vous vu le film *Martyrs*, j'avais auditionné pour jouer le rôle de « la suppliciée », oui, entre guillemets, car c'est bien le nom du rôle si je me fie à IMDB, dans ce temps-là j'aurais bien accepté une close de nudité pour me faire peindre le corps et bouger mes os à l'écran, mais bon, je n'ai pas eu le rôle malgré des années de danse classique et de grammaire du corps. J'ai quand même vu le film et je n'ai pas dormi de la nuit, un très bon film, mais *Martyrs* ce n'est pas la vraie vie, la vraie vie c'est d'avoir 29 ans et de tenter de n'obséder sur rien, d'ailleurs quand je ferme les yeux, je ne vois rien, les mères et les psychologues s'entendraient pour dire qu'il n'y a rien de mieux que la visualisation, alors je ferme les yeux et je ne visualise rien, pas au sens où je ne visualise pas, non, au sens où je

visualise le « rien » lui-même, je regarde le néant, le néant de mes trente ans qui approchent, je les entends débouler l'escalier, se buter contre la porte du hall d'entrée, ce sera à moi de leur ouvrir, ou pas, je me suis juré d'écrire tous les jours de cette année alors on verra bien, il suffit seulement de ne pas obséder, c'est la clé.

À CE POINT-CI DE MA LITANIE il serait légitime de me demander pour qui j'écris, pourquoi j'écris, car après tout, ceci n'est pas mon LiveJournal en 2002, ceci n'est pas mon MySpace en 2006, ceci n'est pas mon Tumblr en 2008, non, ceci est mon corps livré pour vous sur papier, prenez et lisez, et si j'espère que ce ramassis de mots sera publié posthume c'est à cause de Nelly, oui, Nelly qui avec *Folle* écrit à son amant une dernière fois, elle sait qu'il ne veut pas d'elle tout comme je sais que la vie ne veut pas de moi, moi amante de rien sinon de moi-même, j'adore disséquer mes défauts, explorer les failles d'où mon malheur s'écoule goutte à goutte, comme le champagne qui s'écoule du verre de cristal craquelé, fissuré juste comme il faut, en surface, tout doucement, mais irrémédiablement, je suis brisée. Vous trouverez mes mots imprimés sur papier, encrés et ancrés sur la page, des vomissures qu'on ne peut effacer même si on y met tous nos efforts, même si on y met une vie entière, même si on utilise un effaceur magique Monsieur Net, non, je ne disparaîtrai jamais de la page même après avoir disparu de vos vies, toujours là pour vous rappeler que, bien sûr, tout passe, mais rien ne se passe jamais bien, le temps s'écoule à coup de nouvelles séries exclusives à Netflix, dans vos écrans Stella Gibson portera toujours des blouses en soie, Joyce Byers ne se démêlera jamais les cheveux, Piper Chapman ne cessera pas d'être manipulatrice, tout ça continue, si jamais ça s'améliore avec le temps je ne serai pas là pour y assister, vous pourrez dire que j'ai laissé tombé, j'ai abandonné, je me suis sauvée en vous laissant pleurer ma disparition, vous chignerez sur mon absence que vous oublierez probablement assez vite de toute façon, il faut arrêter de croire que les morts prennent toute la place même si la mort, elle, est omniprésente dans nos vies, je vous jure que tous ceux qui ont disparu de votre vie disparaîtront aussi de votre esprit, c'est inévitable, irrémédiable, la vie est une longue pente descendante, je vous verrai peut-être en bas de la côte, je vous crierai qu'il fait bon s'effacer, d'ici-bas la vie perd de son lustre, le cristal ternit, la coupe déborde, éclate, explose, le champagne se répand tout autour et on se baigne dedans jour après jour, enfin libérés d'avoir existé.

SEPTEMBRE

JE NE SUIS PAS PARMIS LES FINALISTES du prix du récit Radio-Canada, sur la page web il n'y a pas mon texte et il n'y a pas ma photo non plus, j'avais pourtant envoyé une photo si belle, moi habillée en rose, la frange lisse, les yeux parfaits, mais non, je ne suis pas parmi les finalistes et je dois le dire haut et fort pour que tout le monde sache que je ne suis pas une gagnante, je dois le crier pour avouer que je n'ai pas utilisé des mots comme «claquemuré» ou «sanatorium», je n'ai pas parlé d'une enfance triste ou d'une mère morte, j'ai manqué la recette, j'accuse mon professeur de création littéraire russe qui, au lieu de nous enseigner à gagner, nous a plutôt cassé les oreilles avec LEO TOLSTOY BEST RUSSIAN WRITER, j'accuse mes mains d'avoir failli à mon cerveau quand il était temps d'écrire les mots gagnants, j'accuse le nombre 29 d'être arrivé si vite car contrairement à Liz Wurtzel je n'ai pas eu le temps d'écrire un best-seller à 27 ans, c'est étonnant, car quand j'étais petite je gagnais pourtant tous les concours, j'ai même gagné le concours Desjardins du plus beau dessin, je le jure : je gagnais à tout coup, c'est le drame de l'enfant prodige, SHE WAS SO FULL OF PROMISES. C'est Elizabeth Wurtzel qui le dit, un jour tu es pleine de promesses et le jour suivant tu ne gagnes pas le concours Radio-Canada, c'est comme ça, tu te demandes comment tu as fait pour en arriver là, puis tu te rappelles : GRADUALLY, THEN SUDDENLY, ça ce sont aussi les mots de Lizzie, LENTEMENT MAIS SUREMENT, C'EST AINSI QUE NOUS FAISONS LES CHOSES disait la tortue au lièvre, quand j'étais enfant je lisais des fables avant d'aller me coucher, sans me douter qu'un jour je deviendrais vide de promesses, lentement mais sûrement j'ai tout gaspillé. Lentement mais sûrement j'ai arrêté de croire que j'allais faire quelque chose de bien, de toute façon je n'ai jamais cru aux contes de fées parce que je n'aime pas les princes charmants, dans les films de Disney j'aime seulement Angelina Jolie parce qu'elle a accepté d'être la méchante, I'M THE VILAIN BABY disait-elle déjà dans *Girl Interrupted* en 1998, puis en 2012 elle a accepté de jouer Maleficent, toute de noir vêtue, d'ailleurs aujourd'hui j'ai lu dans un article scientifique que des chercheurs ont découvert une couleur plus noire que le noir, un super-noir, alors je me suis dit : COOL ILS ONT TROUVÉ MON ÂME, un noir qui n'a pas de texture, qui absorbe tout et qui ne réfléchit rien, qui ne réfléchit à rien, qui ne réfléchit même pas avant d'agir, comme moi je n'ai pas réfléchi avant d'envoyer un récit à Radio-Canada, je n'ai pas pensé à ce qui constituerait un texte gagnant, j'ai seulement vomi ma boulimie d'émotions sur le papier. Ce n'est pas que je m'attendais à la gloire, en fait, je ne m'attendais même pas à gagner, non, mais

j'aurais bien aimé que pour une fois la citation soit à propos de moi : Marie est tellement FULL OF PROMISES, Marie, LENTEMENT MAIS SUREMENT, va devenir la BEST CANADIAN WRITER.

IL Y A QUELQUE CHOSE QUE J'AI OUBLIÉ DE MENTIONNER quand j'ai parlé de mon amour pour Angelina Jolie : c'est que j'ai un peu d'Angelina en moi, parce qu'Angelina est mon deuxième prénom. Il est là, bien inscrit sur mon certificat de naissance en l'honneur de ma grand-mère maternelle qui elle aussi s'appelait Angelina. J'ai vu Angelina Jolie pour la première fois à l'écran dans *Girl Interrupted*, j'avais 14 ans et le soir même j'ai écrit sur elle dans mon journal intime, en rétrospective je pense qu'Angelina Jolie était mon premier amour hollywoodien. Oui, bien sûr, il y avait eu tout d'abord Ariel de *La Petite Sirène*, mais ça ne compte pas vraiment. À l'école primaire, mes amies avaient tapissé les murs de leurs chambres d'affiches géantes de Devon Sawa ou Leonardo DiCaprio, mais moi ça ne m'avait jamais vraiment fait grand-chose, probablement parce que j'attendais Angie bien tranquillement, on peut dire que l'attente en a valu la peine, je veux dire, une fois les yeux posés sur le visage d'Angelina Jolie plus rien d'autre au monde n'est important pour moi, je veux dire, Angelina Jolie en Lisa Rowe c'est tout ce dont Hollywood avait besoin, c'est tout ce dont j'ai eu besoin, d'ailleurs dans mon journal intime de l'époque on peut lire une liste de rêves à réaliser et l'un d'eux est « aller à Hollywood pour convaincre Angelina Jolie de se reteindre les cheveux en blond », parce qu'après *Girl Interrupted* elle s'était teint les cheveux en noir et à cette époque je n'étais pas assez gothique pour aimer ça, je n'étais pas capable de me débarrasser de l'image de Lisa et de ses cheveux jaunes, non, je n'étais pas encore capable de voir la beauté dans l'obscurité, ce qui en rétrospective était sans doute une bonne chose, mais voilà, en 2001, après *Girl Interrupted*, Angelina Jolie est un peu tombée dans l'oubli pour moi, c'est un sacrilège et j'en suis consciente, mais entre vous et moi, son film *Tomb Raider* était pour les garçons et moi je suis une fille, une fille qui aime les filles et les choses de filles, les films de filles, et dans mon Hollywood de fille et ma vie de fille, il n'y a que des drames. Récemment, mon obsession pour Angie est revenue en force, une obsession impossible à ignorer, constante, présente comme les joues de Maleficent dans le visage d'Angie, oui, je crois que c'est Maleficent qu'il faut accuser ici, c'est étrange parce que dans *Girl Interrupted* Angie dit I'M PLAYING THE VILAIN BABY, JUST LIKE YOU WANT, et c'est exactement ce qu'elle fait dans *Maleficent*, 15 ans plus tard elle joue encore la méchante. Moi, puisque j'aime le drame et les méchancetés, je suis du côté de Maleficent, le côté sombre, le côté de la force, Maleficent a ravivé mon obsession pour Angelina Jolie et depuis je passe mon temps à répondre à la question WWAD, c'est-à-dire WHAT WOULD

ANGIE DO, j'essaye le plus possible d'orienter mes actions pour rendre Angie fière de moi, c'est important puisque s'il n'en tenait qu'à moi, mon niveau de motivation serait en chute libre, je me connais, j'ai besoin de raisons pour vivre, peu importe lesquelles. Quand j'étais en secondaire un, je jouais à un jeu pour me motiver à aller à l'école : je jouais à être observée par un être supérieur imaginaire, je me disais que si mes actions étaient observées ça voulait dire que je n'avais pas le droit à l'erreur, c'est comme ça que j'ai appris à être parfaite, c'est comme ça que j'ai appris à ranger mes livres dans mon casier par dégradé de couleur et par ordre de grandeur, j'avais besoin de motivation pour vivre dans le quotidien, pas besoin de croire en Dieu, juste besoin de penser à être observée, je ne sais pas par qui ou par quoi, mais ça fonctionnait pour moi de me sentir à la hauteur des attentes d'une personne imaginaire. Même aujourd'hui je continue de jouer à ce jeu, à agir pour quelqu'un d'autre que pour moi, je joue jusqu'à ce que je trouve quelqu'un ou quelque chose qui justifiera mes actions, je n'ai pas peur, je sais que si je ne trouve jamais personne il y aura toujours Angie, ces temps-ci il y a Angie puisqu'il n'y a rien d'autre, j'y pensais hier quand j'écoutais Joan Baez et je me suis dit peut-être qu'il est temps de laisser tomber, peut-être qu'il est temps d'agir pour moi seulement. Si c'est le cas, si c'est la bonne décision, il faudra dire au revoir à Angie et je pourrais laisser Joan Baez le faire pour moi quand elle chante FAREWELL ANGELINA, si ça ne fonctionne pas, si je n'oublie pas Angie, je pourrai toujours me consoler en revenant à elle, je me dirai que ce n'est pas la fin de l'obsession, car après tout, si Joan Baez chante FAREWELL ANGELINA, elle chante aussi I'LL SEE YOU IN A WHILE.

OCTOBRE

JE ME DEMANDE ce que fait Elizabeth Wurtzel aujourd'hui. Un coup parti, je me demande ce qu'Angelina Jolie fait aujourd'hui. En gros, je me demande ce qui se passe à l'extérieur de moi puisque pour ma part, ici et maintenant, il ne se passe pas grand-chose, il pleut et je procrastine, je n'habite ni L.A. ni New York, dans le confort de mon salon je tweete @ElizabethWurtzel et elle ne me répond pas, c'est toujours comme ça. Je me demande ce que Lizzie fait, je me demande si elle est sobre, car aujourd'hui je veux confesser à Elizabeth Wurtzel qu'hier soir j'ai bu trois bières, j'ai dérogé à la règle de la sobriété IT'S THE FIRST DRINK THAT GETS YOU DRUNK m'a dit Eileen Myles, oui j'ai rencontré Eileen Myles, au lieu de parler de poésie nous avons parlé de sobriété, mais Eileen Myles ne savait pas qui était Elizabeth Wurtzel, pourtant elles habitent toutes deux New York, c'est étrange, toutes deux sont aussi des rock stars littéraires, Elizabeth Wurtzel a publié un premier roman à 27 ans, un roman qui est devenu un best-seller instantanément, alors qu'Eileen Myles de son côté devenait l'idole des jeunes filles comme moi qui aspirent à écrire le réel, le tangible qui éclate lorsqu'on se précipite dedans. Pendant ce temps, moi, je ne publiais rien et je ne devenais rien, c'était les années 90 et j'avais seulement douze ans, puis, plus tard, quand j'ai eu 27 ans à mon tour, je n'ai pas publié de best-seller, mais j'ai arrêté de boire, j'ai arrêté de boire la semaine où le Daily Mail a publié une vidéo d'Angie soi-disant droguée soi-disant avec son dealer soi-disant révélant son obscur passé, quoique si les gens avaient porté attention ils auraient compris que son passé n'est pas obscur : il a été éclairé par les caméras plusieurs fois, c'est très simple, il y a une entrevue où Angie dit I KNOW ADDICTION IN ALL FORMS et elle est très sérieuse, elle plisse un peu les yeux et ça veut dire que c'est vrai, je le sais car je connais bien son visage. Les ex-junkies se demandent jusqu'où leur passé va les hanter, c'est Natasha Lyonne qui l'a dit, à quel point une junkie reste une junkie, il faudrait peut-être poser cette question à Cat Marnell, une autre new-yorkaise littéraire qui tombe dans la catégorie des belles rescapées, mais je ne le ferai pas car j'ai beaucoup trop peur d'elle, parce qu'une fois j'ai tweeté @CatMarnell qu'elle était comme @ElizabethWurtzel et elle a répondu YES OF COURSE DUMBASS BECAUSE ALL JUNKIES ARE THE SAME, mais ce n'était pas ce que je voulais insinuer, j'aurais simplement dû me la fermer, sauf que je ne suis pas bonne pour garder les choses à l'intérieur, c'est comme la blague : HOW CAN YOU TELL A JUNKIE IS LYING? HER LIPS ARE MOVING. Ça, ce n'est ni Cat ni Angie ni Lizzie qui l'a dit, c'est la mère de Gia Carrangi, et si on peut croire quelqu'un sur parole c'est

sans doute elle, je veux dire, sa fille est morte du sida contracté via une aiguille souillée, alors on ne la contredira pas sur ça, d'ailleurs moi aussi mes lèvres bougent constamment, je suis dans le même bateau, je mens constamment. Eileen Myles m'a dit que j'étais une menteuse parce que dans un poème écrit dans son atelier j'ai utilisé le mensonge comme technique littéraire, j'ai mentionné mes frères et mes sœurs alors que je suis pourtant enfant unique, une menteuse démasquée, gênée, avec mes lèvres qui bougent tout le temps, je n'ai pourtant jamais donné d'entrevue, je ne suis jamais allée à *Tout le monde en parle* pour venger Nelly et cracher mon vin au visage de Guy, je ne suis jamais allée à *Oprah* pour demander à Lizzie de répondre à mes tweets, je ne suis jamais allée à *SNL* pour chanter une chanson dans laquelle je m'excuserais publiquement à Cat Marnell. En terme de prise de parole, tout ce que j'ai fait ce sont des meetings de sous-sol d'église où on confesse ses péchés, je pourrais d'ailleurs y retourner, ces gens-là au moins vont m'écouter et regarder mes lèvres bouger.

VOICI UNE VÉRITÉ : je peux jurer qu'à chaque minute qui passe, je suis en train de penser à me droguer. Si pour moi c'est une confession, pour vous c'est un simple divertissement que vous parcourez entre un top dix sur les nouveaux restaurants végés et un article sur les couleurs tendances de la prochaine saison, vous lisez mes secrets les yeux ronds comme des jetons, oui, comme ceux qu'on distribue dans les sous-sols et autres endroits difficilement repérables de la rue. Parce que je sais que je ne suis pas seule, que mon histoire n'a rien d'extraordinaire : après tout, je les ai vu les autres, ceux et celles qui se rencontrent dans les salles communautaires et les sous-sols d'églises, je les connais tous, même ceux et celles qui n'y mettront jamais les pieds. AN ADDICT IS AN ADDICT IS AN ADDICT dirait Gertrude Stein, aussi bien tous les mettre dans le même panier, car même si la dépendance à la drogue a plusieurs visages, au final c'est du pareil au même: paniquer parce qu'on ne trouve pas son briquet sa pipe son papier son sachet sa paille sa cuillère sa seringue, courir au dépanneur parce qu'il est 23:00 et qu'il va fermer ou encore parce qu'il est 8:00 et qu'il vient d'ouvrir, séduire son dealer en échange d'une avance sur un quart, un 3.5, un *eightball*. Si prévisibles, si manipulateurs, c'est ce qu'on dit de nous et de nos jeux de pouvoir, on joue non seulement avec notre vie mais avec la vôtre aussi. Je peux jurer qu'à n'importe quel moment de la journée je suis en train de penser à boire, à fumer, à sniffer, à m'injecter, vous me dites « Pourquoi donc en parler », et je réponds « Pourquoi pas », pourquoi ne pas documenter le temps qui passe, qui ne se passe jamais bien, les minutes qui s'accumulent alors que chacune d'entre elles constitue un exploit, une petite victoire sur laquelle je me penche comme sur le berceau d'un nouveau-né, je me scrute constamment, des années de thérapie pour apprendre à mesurer le progrès naissant de cette partie de moi qui en veut toujours plus et pour qui rien n'est jamais « assez ».

ÇA A COMMENCÉ À HUIT ANS, quand, fascinée par l'idée de fumer, je demandais à ma mère si on fumait dans notre famille; non, personne pour la fille de bonne famille qui voulait seulement voler des mégots, demander une *puff*, une *smoke*, un mal de cœur. J'ai donc fait ce que chaque enfant semi-saine d'esprit aurait fait, j'ai pris un bâton de cannelle et allumettes en main j'ai fait descendre la fumée épicée dans mes poumons. Le poignet cassé, l'index et le majeur bien droits, la bouche qui se ferme, pincée, une vraie de vraie Audrey Hepburn sur un poster cheap acheté au Rif-Raf des Promenades St-Bruno, la mine déconstruite par la déception que ce soit seulement ça, fumer. Déjà à cet âge, fumer n'était pas assez, je cherchais quelque chose d'inatteignable mais je ne le savais pas encore, alors j'ai décidé de passer à l'étape suivante, d'aller au garde-manger pour trouver des fines herbes à rouler, moi qui n'avais aucune idée du type de papier à utiliser, j'ai pris une feuille dans le bac de l'imprimante pour en découper un rectangle avec mes ciseaux bleus de droitière, initiales « MD » sur la lame, j'ai placé les herbes bien au centre et j'ai roulé le papier du mieux que j'ai pu, priant pour que personne n'entre dans ma chambre. On dit que pour les *addicts* le rituel est aussi important que la consommation elle-même, le cœur qui bat et l'anticipation de savoir qu'on va retrouver un rush familier, déjà enfant je me lançais tête première dans un piège si bien tendu, *lighter* de barbecue en main j'errais dans la cour arrière à la recherche d'un coin sombre où allumer ma création, je ne me doutais pas que tout ce que j'allais aspirer ce serait de la grosse fumée noire, âcre, qui tache les poumons. De toute façon, ça m'importait peu, car tout ce que je voulais par ce geste de rébellion c'était m'échapper de moi-même un instant, faillir à mon rôle de première de classe, oui, après tout, ceci est une histoire comme une autre où la protagoniste hérite d'un surnom digne d'une sous-catégorie de films Netflix : POOR LITTLE RICH GIRL.

ÇA A COMMENCÉ DANS UN SOUS-SOL DE BANLIEUE où j'ai pris ma première gorgée d'alcool, si on peut appeler ça de l'alcool, les drinks de prédilection des ados sont toujours fruités, sucrés, avec des noms comme « Tornado » ou « Boomerang », pendant que déjà à 13 ans mes amies faisaient de la mescaline au sommet du mont Saint-Hilaire avant de se retrouver dans un spécial ado Claire Lamarche, moi j'étais la peureuse de service, celle qui avertissait de la venue des patrouilleurs, celle qui appelait les parents, celle qui s'assurait que personne ne s'étouffe dans son vomi, quel comportement étonnant, peut-être que je voulais me protéger de moi-même, c'était avant de céder complètement, de tomber dans l'exagération des escapades nocturnes, des mensonges cachés dans un tiroir de commode rose pâle, des appels à la voix feutrée pour discuter de plans qui ne s'avouent pas aux parents. J'ai goûté à tout en même temps, de la liqueur de menthe à la bouche des garçons, du rhum & coke à la bouche des filles, c'était comme si une barricade avait sauté et que la gentille se changeait en démon, celle qui invente des histoires à ses parents, celle qui gribouille dans son agenda pendant que la prof de français s'époumone, celle qui se lie d'amitié avec Chloé dont le père est dealer, Chloé et ses sachets sentant la moufette, Chloé et son *discman* sur lequel on écoute du hip-hop sur la promenade, faisant des allers-retours au dépanneur qui vend des cuisses de poulet panées et dont le proprio s'appelle Tit-Criss, Tit-Criss nous refille des cigarettes à l'unité et nous on égraine le tabac dans notre pipe, regardant la ville s'embrouiller sous nos yeux avant de déclarer « Hey, ces deux lampadaires-là sont vraiment en ligne droite » et ensuite rentrer en cours de maths où je ne comprends rien à rien mais où j'obtiens quand même des scores avoisinants les 100%. Le truc cruel de la vie c'est de faire croire aux gentilles filles que jamais rien de mal ne leur arrivera et qu'elles sont au-dessus de tout, car pendant ce temps-là elles peuvent continuer de s'enfoncer en toute tranquillité.

CONTRAIREMENT À CE QU'ON POURRAIT CROIRE, ça n'a pas commencé le jour où j'ai tellement bu de sangria dans un atelier de poésie avec Sina Queyras que j'ai dû appeler mon dealer pour le rejoindre sur Bishop avant de m'enfermer dans les toilettes du Reggie's, clés et sachet en main. Ça a commencé bien avant ça, lors du weekend du premier Osheaga, *hashtag* hispter, après le show de Duchess Says sur la petite scène dans le bois, weekend durant lequel j'ai finalement rencontré mon amie MySpace Alice dans la Lune, qui m'a introduit à mon nouveau bar préféré: pas le Tokyo, pas le Biftek, celui juste à côté avec le plafond doré et les divans zébrés. En réalité, cette drogue, ce n'était pas la première fois qu'on me l'offrait, mais c'est la première fois que je disais oui. J'ai dit oui à Alice, oui, *Go ask Alice* et elle a dit oui, alors j'ai plongé le nez en premier et c'est là que j'ai commencé à oublier. Oublier les toilettes, les plafonds, les murs, les appartements, les nombreux afters où l'on se fait meilleures amies devant le miroir de la salle de bain, ne prenant même plus la peine de détourner les yeux si l'une d'entre nous va pisser dans la toilette inondant le coin de la pièce. Si tous les lieux où j'ai consommé pouvaient s'illuminer sur la map de Montréal, on aurait droit à un festival de lumières digne des plus beaux Feux Loto-Québec, en fait, à cette époque la ville entière était en feu et je me laissais immoler sur la croix du Mont-Royal comme si on tournait un clip de Madonna, je me laissais brûler par tous les bouts, tous les orifices, toutes les fissures, le feu remplissait le vide et le vide éteignait le feu, REPEAT, ONCE AGAIN, WITHOUT FEELING.

ÇA A COMMENCÉ À MA PREMIÈRE ANNÉE DE MAÎTRISE, en sortant du métro Berri pour me rendre à mon séminaire, anxieuse, stressée, je cherchais mon chemin vers ma salle de classe, je cherchais aussi un peu de confiance en moi, alors j'ai succombé et je me suis dirigée, pochette American Apparel en cuir à la main, aux toilettes du quatrième étage avec pour seul désir de m'enfermer dans une cabine, espérant que personne n'entre pendant que je fais ma business mais m'en foutant à la fois, les bâtons dans les roues je sais me les mettre moi-même merci, j'ai sorti un flacon de comprimés blancs, gravure « DD » d'un côté et « 8 » de l'autre, l'ai déposé sur la surface brillante en métal contenant les rouleaux de papier, glam, j'ai appuyé de toutes mes forces de sac d'os de 105 livres sur un compact Cover Girl pour pulvériser finement la précieuse poudre, puis la diviser en une ligne bien droite, mon chemin vers la joie à moi, ce chemin de pilosité reliant le nombril au sexe, moi ma joie c'est de m'envoyer cette poudre dans le corps, ça me procure le même plaisir que le sexe, du pareil au même. Je suis retournée en classe, les doigts sur les parois brunes des murs, les pieds sur le carrelage beige, la tête ailleurs complètement, j'ai levé la main, posé des questions, cité Courtney Love. À la pause je suis allée m'acheter un paquet de Post-it rose fluo, deux crayons Pilot noirs, un Moleskine à 35\$, bref, j'ai fait ma pense-bonne juste pour flasher, juste pour oser m'estimer le temps d'une soirée, oublier que je suis une semi-littéraire qui a trop foxé, une ex gentille fille qui ne trompe plus personne sauf peut-être elle.

ÇA COMMENCE CHAQUE JOUR DE MA VIE où je regarde l'horloge en me disant JUSTE UNE PETITE MINUTE DE PLUS, j'essaye de retarder l'heure de ma consommation, repousser mes limites, cependant il faut prendre en considération que la guérison est une illusion, ADDICTION IS A DISEASE qu'ils disent, mais pas vraiment, pas si on n'en guérit jamais, *addict* un jour *addict* toujours, si ma consommation problématique découle non seulement de la génétique mais aussi de nombreux facteurs sociaux, alors comment guérir complètement, comment triompher dans une société qui nous heurte lorsqu'on est née sans carapace, la sensibilité à fleur de peau alors que je suis nue dans la foule, signe astrologique Cancer c'est moi oui allo. JUSTE UNE PETITE MINUTE DE PLUS, juste un petit effort gros comme une montagne, c'est avec l'expérience que ça devient plus facile, c'est en repoussant nos limites qu'on finit par triompher, c'est en forgeant qu'on devient forgeronne, oui, tout ceci est vrai de vrai, un *pep talk* de championne de la consommation, des phrases entendues mille fois qui font du sens comme par magie un bon matin, IT WORKS IF YOU WORK IT, mais il faut que tu trouves ce qui marche pour toi, toi seulement détient la clé du succès, magie! Magie comme quand j'étais enfant et que je préparais des potions dans la cour arrière chez mes parents, un peu de boue, un peu d'herbe, beaucoup de temps passé à inventer ces recettes de sorcière, sorcière un jour sorcière toujours, je suis depuis longtemps experte des liquides, des comprimés, des poudres, une vie entière passée à calculer, attendre, souffrir, sourire, bien mélanger, pour finalement réaliser que c'est un état constant pour moi, chaque heure, chaque minute, chaque seconde: ça recommence, JUSTE UNE PETITE MINUTE DE PLUS.

NOVEMBRE

TROP INTENSE. C'est ce qu'on chuchote dans les allées du Salon du Livre où je crie ton nom, je crie Nelly, Nelly, je demande à quelle heure cette auteure sera en séance de dédicace en pointant ton livre et tout le monde sourit du coin de la bouche, du coin de l'œil où ils m'aperçoivent me prendre en *selfie* devant les éditions du Seuil, il est bien évident que tu es partie sans laisser de traces, tout comme il est bien évident que je suis folle, Folle comme toi. Les gens sont horrifiés par ma demande, par mon infraction au sacro-saint code qui empêche d'invoquer les mortes, mais moi je leur dis MES AUTEURES PRÉFÉRÉES SONT TOUTES MORTES OU FOLLES, c'est mon excuse pour cheminer pas à pas sous les néons qui sont mes propres projecteurs, je ne t'arrive même pas à la cheville et j'en suis consciente, je ne mesure que 5'4", je n'ai rien des grandes qui ont su laisser leurs traces avant moi dans le tapis duveteux de la Place Bonaventure, mon secret c'est que j'ai une seule et unique raison d'être ici : me donner en spectacle, le spectacle de mon amour pour toi, si grandiose, si pathétique, si je pouvais je te ferais dédicacer non seulement ma copie de *Folle*, je te ferais aussi signer tous les livres que je possède, ma bibliothèque entière, que les œuvres soient de toi ou non, peu m'importe, d'ailleurs, tiens, une confession : j'ai laissé un baiser dans les pages d'un de tes livres, dans une copie qu'un étranger ou étrangère achètera et j'espère qu'il ou elle sourira devant les traces rosées de mes lèvres, devant cette preuve d'amour qui dépasse les bornes. En plein après-midi j'ai vu une enfant se rouler par terre devant le stand rouge de Flammarion et j'ai cru me voir moi-même, mon *spirit animal*, moi qui fais une scène pour pleurer ta disparition, brailler le mal causé par le creux que j'ai à la poitrine. Je me promène de kiosque en kiosque, je fais des câlins, des sourires, des achats, mes lèvres bougent toutes seules pendant que ma tête est ailleurs, loin, dans la salle de bain où je m'envoie une clé pendant que personne ne se doute de rien, personne ne croirait que les filles de bonne famille veulent s'évaporer, tenter d'oublier, s'anesthésier. La dernière fois où j'ai mis les pieds ici c'était en 2009, je travaillais pour un gros cochon, un éditeur bedonnant qui couchait avec toutes ses proies, pendant qu'il rodait je me claquais des siestes dans le vestiaire, parmi les manteaux je fermais mes yeux le temps de disparaître, d'oublier les fêtes de la veille pendant lesquelles tout le monde se frenchait à découvert, tous les petits et grands milieux sont consanguins, il n'y a plus de secret pour personne quand tout le monde se donne des claques dans le dos. J'aimerais que toute cette mascarade s'arrête, j'aimerais qu'on se donne rendez-vous via Messenger, qu'on se donne un *cue* pour aller frencher dans les toilettes, j'adore le marbre et le

doré qui orment les cabines, je m'imagine poser ma bouche sur tes seins pendant que tu soupire, qu'on se laisse enfin aller à la magie de l'instant présent ou à toute autre phrase digne d'un livre ésotérique de croissance personnelle, la vérité c'est que je ne sais pas comment grandir, je veux seulement rester dans mon pathos, I'M ONLY HAPPY WHEN IT RAINS chantait Shirley Manson, je suis seulement heureuse quand ça dégoûte de malheur, je suis à ma place, confortable entre deux ou trois amantes qui ne veulent pas vraiment de moi, POUR YOUR MISERY DOWN ON ME, allez, je suis capable d'en prendre, le fait d'avoir une date d'expiration me donne le courage d'avancer dans la face du malheur, c'est mon tour de magie personnel, quand j'atteindrai le nombre tant attendu, trente, je m'éteindrai sans laisser de traces et vous haussez les épaules en disant : ELLE ÉTAIT TROP INTENSE.

JE N'AI PAS LU HUBERT AQUIN, J'AI JUSTE LU NELLY ARCAN c'est ce que je dis quand je veux me penser bonne, je le dis et le répète comme une rengaine, comme une litanie, comme une Nelly qui fuit le Québec pour aller en France, qui fuit la colonie pour aller conquérir le roi, la reine et tous les sujets, sauf que moi je ne séduis personne avec mes confessions salutaires, mes aveux littéraires, je ne séduis personne quand je reste dans mon canapé avec mon café à lire JE VEUX UNE MAISON FAITE DE SORTIES DE SECOURS, oui c'est vrai que je le veux, ma maison en courants d'air, ma maison de littéraire qui se cache du dehors, du grésil, de la neige, du -35, je me cache avec Nelly et on lit on lit on lit comme des larves abreuvées de cafés lattés, une larve littéraire qui se gave des mots qu'elle n'a pas su écrire, qui lit les mots des inconnus qui pleurent la disparition de la grande suicidée romancière. Bien sûr je déteste quand on l'appelle Nelly même si je le fais moi aussi, je préfère Arcan comme les grands, je la préfère à toutes les autres, mais bon, puisque Nelly rime avec Lizzie, Nelly rime avec Marie-Sissi, Nelly rime avec Angie, ce sera pour le besoin de la cause, cette cause noble de pleurer la disparue, d'écrire mortuaire sur sa vie littéraire, écrire le party d'anniversaire où tout le monde dévisage Nelly, écrire l'émission de télévision, écrire le bar à la lueur tamisée, je ne suis pas mieux que ceux qui prennent un MORCEAU DU CADAVRE POUR SE REPAÎTRE DU GÉNIE¹ je suis celle qui fuit la trentaine à coups de mots LES FEMMES DOIVENT ÉVITER LA TRENTAINE LEUR FIN Y DÉBUTE PLUS VITE², alors j'écris j'écris j'écris ma vie pour passer d'objet à sujet, une transformation froide dans laquelle il n'y a pas de magie, même si on le dit trois fois, même si on le lit à l'envers, j'écris de A à Z et de 1 à 30 pour étaler sur papier la blancheur de ma vie, la pâleur malade de mes traits de caractère, ma peur de vieillir qui commence par un M, M comme Marie, M comme Mort, M comme Bruno Pelletier qui te dit AIME, aimer comme une panacée, aimer pour être sauvée, d'ailleurs j'ai une *date* ce soir, une *date* dans la lumière tamisée d'un bar où l'on se sculptera les contours flous à coups de secrets, car c'est dans le secret que se trouve le salut, c'est dans le secret qu'on explorera la forme de l'autre, celle de sa

¹ Martine Delvaux, « La robe de Nelly Arcan » dans *Je veux une maison faite de sorties de secours : réflexions sur la vie et l'œuvre de Nelly Arcan* (Montréal : VLB Éditeur, 2015), p. 127.

² Carl Leblanc, « Caniches roses, pâtes infectes et blagues pornos » dans *Je veux une maison faite de sorties de secours : réflexions sur la vie et l'œuvre de Nelly Arcan* (Montréal : VLB Éditeur, 2015), p. 115.

poitrine de sa bouche de son nez de ses fesses, la forme du mensonge d'exister, ce que je veux dire c'est que ce soir j'étalerai mes secrets dans la noirceur et on n'y verra que du feu, la lueur des chandelles qui déforme le contour des yeux.

DÉCEMBRE

AUJOURD'HUI J'AI BEAUCOUP PARLÉ, je n'ai pas arrêté une seconde, mes lèvres ont bougé toute la journée, c'est simple, n'importe qui serait capable de connaître mes secrets s'il ou elle restait assez longtemps avec moi, la vérité c'est que je n'ai pas de secrets, car j'aime mieux tout dire, tout débiller, tout exposer même dans la vulnérabilité. Pour me protéger, j'aimerais porter un signe sur mon front qui dirait FRAGILE, tel qu'Elizabeth Wurtzel le décrit dans *Prozac Nation*, encore une fois je ne suis pas originale puisque Lizzie a déjà tout dit, je voudrais porter mon signe FRAGILE pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre : même je dis tout, tout d'un coup, je suis bel(le) et bien folle. En parlant de folie : dans *Girl Interrupted*, à la question de Winona BUT WHAT DO YOU DO IF YOU DON'T HAVE ANY SECRETS, Angie répond THEN YOU'RE A LIFER LIKE ME, Angie dit ça parce qu'elle n'a pas de secrets à dévoiler en thérapie et elle restera donc condamnée à vie à être folle, bien sûr il y a une différence entre ne pas avoir de secrets dans le sens de tout dire et ne pas avoir de secrets dans le sens de n'avoir rien à cacher, dans mon cas disons qu'il s'agit des deux, *both*, toutes ces réponses, c'est surtout que je veux lancer mes mots à la figure des gens pour voir s'ils pencheront sous le poids des confessions ou s'ils seront assez forts pour m'écouter et continuer, comme des épreuves olympiques d'émotions où seulement le plus fort pourra gagner, seules les oreilles sensibles pourront triompher de moi, en vérité, jusqu'à présent les gens s'en tirent plutôt bien, difficile de dire si c'est parce qu'ils sont forts ou tout simplement curieux, pervers, intrigués, divertis, peu importe, car je suis un peu actrice et je performe mes propres mots, plus je joue la comédie plus je me détache de mes secrets, ce qui est sans doute une bonne chose, une bonne fille, *good girl*, des personnages de *Girl Interrupted* je suis plus Susanna que Lisa, malheureusement encore une fois je ne suis pas et je ne serai jamais Angelina Jolie, physiquement je ressemble plus à Winona Ryder de toute façon, c'est vrai. Pendant que je parle, je me dis que j'économise l'encre qui servirait à écrire mon journal intime et c'est une bonne chose puisque l'encre et le papier ont un prix alors que les mots eux ne coutent rien, sinon peut-être seulement un peu de pudeur, il m'en coute ma pudeur de parler comme ça, mais c'est un petit prix à payer puisque de toute façon je suis exhibitionniste de nature : ça doit être les cours de ballet, ça doit être les cours de théâtre, ça doit être le cours des choses qui a fait que j'aime mieux jouer que de me cacher, j'aurais dû passer des auditions pour les écoles de théâtre, je l'ai toujours dit. À force de jouer, de toute façon, tout perd un peu son sérieux, ce qui est une bonne chose, car j'ai besoin de sourire et de rire pour que ma

bouche s'occupe à autre chose qu'à cracher tous ces mots, une bouche c'est aussi fait pour sourire et même si je n'ai pas la bouche d'Angelina Jolie je vais quand même m'appliquer pour y arriver, sourire un peu et serrer les dents pour me la fermer juste le temps d'oublier comment parler, juste le temps de garder le silence, un silence plutôt FRAGILE.

BIEN SÛR QUE JE SAVAIS que c'était une fausse bonne idée que d'aller passer Noël seule à Las Vegas, mais tout ce que je voulais c'était m'en aller, m'effacer, échapper à la joie des Fêtes qui me rappelle seulement que le temps passe pour les autres dans le bonheur et l'allégresse, les photos Facebook de famille, les conversations autour de la machine à café sur les exploits du petit dernier, les publications Instagram de vacances au chalet sur le bord du lac, oui, tout ça se passe dans la vie des autres pendant que ça ne se passe jamais pour moi, ça ne se passe jamais bien quoi que je fasse, alors aussi bien dépenser tout mon argent sur un voyage qui me fera croire pendant un instant que je suis un personnage d'un ouvrage de *self-help* réussi, CHANGEZ VOTRE VIE EN UN VOYAGE FACILE, je dépense avec Visa sur Expedia pendant que d'autres achètent des cadeaux au Centre Eaton, encore une fois tout tourne autour de moi, au rayon du *self-help* je suis loin d'être un best-seller, je suis plutôt une héroïne d'un roman de Joan Didion, I AM WHAT I AM AND TO LOOK FOR REASONS IS BESIDE THE POINT dirait Maria Wyeth dans *Play It As It Lays*, Maria qui conduit dans le désert, qui court à sa perte entre les palmiers, quant à moi je cours à en perdre haleine dans les décors rouges et verts qui ornent le Strip rempli de lumières à l'année longue, les flamands roses du Flamingo Hotel portent des tuques de lutins, je fais semblant de m'y intéresser pendant que je fume mes Marlboro à la menthe, moi qui ne suis même pas une fumeuse, je suis venue ici prétendre que je suis une autre, me construire une vie loin des regards de ceux qui me connaissent, oser oublier mon mal pendant quatre jours, mais ça ne fonctionne jamais, ça ne fonctionne pas quand je marche toute la journées des kilomètres jusqu'au In N Out Burger juste derrière le New York New York Hotel, ça ne fonctionne pas quand j'achète des bombes de bain Lush à la rose pour la baignoire beige de la chambre d'hôtel dans laquelle je bois verre de blanc après verre de blanc, ça ne fonctionne pas quand je sors en mini-jupe dans le froid du Nevada avec ma *slushie* alcoolisée géante à la main, ça ne fonctionne pas quand je bois un martini à 15\$ en fixant une machine à sous à la thématique Dolly Parton, ça ne fonctionne pas quand dans le Vieux Vegas je prétends être une blogueuse culinaire pour avoir le plus de cocktails de crevettes gratuits possible, ça ne fonctionne pas quand à la réception je me balance d'un pied à l'autre et je baisse mon regard vers le sol en murmurant MY LOVER WILL PROBABLY JOIN ME LATER TONIGHT, ça ne fonctionne surtout pas quand, à mon retour dans l'avion, un jeune couple me dit WE JUST GOT MARRIED, ils me font cet aveu avec des étoiles dans les yeux, ils me demandent si je suis allée seule à Vegas, je n'ai

pas envie de répondre par l'affirmative, je dis seulement I WENT TO MEET SOME FRIENDS, les gens me trouvent courageuse de voyager seule, mais il faut bien comprendre : ce n'est pas par courage ou témérité ou passion que je le fais, c'est par désespoir ou torture ou découragement, je voyage pour tenter de rejoindre des amies imaginaires comme Maria Wyeth, des amies qui ne ressentent pas plus d'optimisme face à la vie que moi, je voyage à San Francisco pour Michelle Tea, je voyage à New York pour Elizabeth Wurtzel, je voyage à Boston pour Sylvia Plath, je voyage pour chasser les idoles littéraires qui sont mes sœurs, mes amies, mes amantes, mes mères, mes muses, les seules qui me comprennent vraiment, qui savent pourquoi je veux tant m'effacer devant le spectre inquiétant de mes trente ans.

JANVIER

J'AI LE SOURIRE PAR EN BAS quand j'appuie mon menton dans ma main pour fixer mon écran d'ordinateur, je fixe mon MacBook où je lis que les suicides sont plus fréquents chez les gens qui ont une belle vie en apparence, une belle vie ça veut dire un compte Instagram avec des assiettes remplies mais pas trop, une belle vie ce sont des photos de famille avec des enfants qui sourient juste ce qu'il faut, quand les gens me demandent mon âge il est maintenant impossible de répondre « 28, enfin », non, je dois répondre « 29, tout court » et alors on me parle de la trentaine, j'ai le menton appuyé dans la main et le visage par en bas alors que je lis que durant la trentaine les gens deviennent plus empathiques puisque forcément ils ont vécu deux ou trois drames, la mort d'une grand-mère, un avortement, un divorce, une rupture, bref, les gens ont tous vécu leurs propres drames personnels, ce qui les rend plus sensibles aux drames des autres, il y a donc de l'espoir dans l'avenir et moi je vois l'espoir dans le fond des coupes de vin bues dans le froid de l'hiver, on boit moins vite mais on boit jusqu'à la dernière goutte, on appelle ça la sagesse qui vient avec l'âge, je finis les dernières gouttes de toutes les coupes, toutes les bouteilles, je suis toujours là pour absorber les drames des autres, m'emplier du sens des autres, fonctionner par bonheur de procuration puisque personnellement je ne sens rien d'autre que le poids de mon propre sourire par en bas, la gravité tire sur mes cils et arrache quelques larmes au passage, oui, je me monte un bateau pour apprendre à surfer sur la vague, je me retiens de pleurer en tenant mon menton pour mesurer le séisme dans mon visage, j'analyse l'ampleur des dégâts en comptant les fines rides à peines voilées, la vieillesse commence à s'afficher, je commence à me plisser, ma sagesse se cache au creux de mes yeux et parfois lorsque je pose mon menton dans ma main je soupire doucement en disant « 29, à présent » et dans le creux de mes mains je recueille juste assez d'eau salée pour me baptiser, me souhaiter une bonne année.

CHAQUE JOUR c'est l'anniversaire de quelqu'un ou de quelque chose et chaque jour je passe tout droit, non je ne te souhaiterai pas bonne fête sur ton répondeur ou ton wall, on pourrait dire que c'est parce qu'il n'y a que moi moi moi qui importe pour moi, mais pourtant cette théorie s'avère fausse puisque ce mois-ci j'ai manqué mon propre demi-anniversaire de naissance, le premier janvier dernier, oui, mon demi-anniversaire à moi tombe exactement en même temps que le nouvel an, un double fardeau, la pression du poids de la moitié de mes 29 ans combinée avec les résolutions de gym, de psy, de physio, de coach de vie, le premier janvier j'ai dépassé la moitié de cette fameuse année où tout va finir par passer alors qu'il ne se passe rien, il ne se passe rien en janvier parce que c'est le cimetière de l'année où je pense toujours forcément au verglas 1998, je pense à ma cassette Danse Plus 97 et je chante IT'S A BEAUTIFUL LIFE WOH-OH-OH-OH en regardant les branches tomber sur le toit des voitures, en regardant mes épaules se courber sous le poids de mes propres problèmes, à coup et au coût de 65\$ par séances de physiothérapie à moitié couvertes par l'assurance étudiante de l'UQAM, je fais mes exercices en tirant sur l'élastique jaune et en espérant qu'un dos droit soit la promesse d'un meilleur avenir, or je sais bien que tout n'est pas sur une pente ascendante, pourquoi s'acharner sur sa posture si tout va tout croche, je ne sais pas, mais puisque je suis perfectionniste je m'acharnerai sur mes os jusqu'à ce que je sois une carcasse, j'ai de l'expérience, jusqu'à l'âge de 22 ans je pesais moins de 100 livres. Katie Holmes pèse 106 livres, je l'ai vu sur la couverture du *US Weekly*, je me demande combien pèse Angelina Jolie, je m'acharnerai sur les détails parce que je suis bonne dans le court terme, comme Brigitte Fontaine qui chante qu'elle est experte du concret, des détails, je me souviens de ta date de naissance et de ton signe astrologique, je me souviens même de ton ascendant que tu m'as expliqué il y a cinq minutes avec ton verre de vin à la main, c'est vrai que les Cancers sont des égoïstes, j'attends juste que tu brandisses le livre *Sextrologie* pour voir si on est compatibles, ça serait bien de passer le mois de janvier à deux, comme si c'était le début de quelque chose de beau même si techniquement c'est le début de la fin, le début de la deuxième moitié de mes 29 ans, Cancer-Capricorne, deux signes opposés, ça veut dire quoi, ça veut dire qu'au fond je vais être condamnée à faire bouger mes os vers l'illusion de l'amélioration, IT'S A BEAUTIFUL LIFE WOH-OH-OH-OH, I WOULD LIKE TO SPEND IT WITH YOU ou du moins seulement le mois de janvier, le temps de voir si le livre

Sextrologie dit vrai, le temps que j'oublie le temps qui passe, le temps que tu te rendes compte
que je suis aussi CONNE que Brigitte Fontaine.

FÉVRIER

VOICI UN MENSONGE : la vie de 29 ans se passe tranquillement, quoi que je fasse ou ne fasse pas, que je le veuille ou non, que je contemple mes bons coups comme mes mauvais, le temps passe et coule comme de l'eau sous un pont, comme de l'eau sur le dos d'un canard, ou toute autre métaphore paisible comme un lac en été. Trêve de mensonge, voici la vérité : la vie se passe comme un tonneau du « ice bucket challenge » reçu sur la tête par surprise, comme la mince couche de glace du lac qui rompt sous le poids d'un mononcle saoul trop aventureux, comme un torrent de *slush* de dépanneur s'écoulant d'une machine brisée, la vie se passe avec misère et fracas et heurts, car déjà ces quelques mois vécus sous le règne du nombre 29 m'ont laissée secouée. Je commence des débuts de phrases dans ma tête en prenant ma douche, car c'est sous la douche que l'inspiration me vient, ce n'est pas original, mais c'est la vérité, sous la douche je pense à des débuts de textes et dès que je mets les pieds sur mon tapis de bain les mots s'effacent. Puis, je mange des salades, je plie des vêtements, je mets des robes, j'oublie d'écrire le vague souvenir des mots qui seraient ma foi bien mieux sur cette page que dans le drain de la douche, mais c'est comme ça, j'ai la mémoire courte et je suis une Cancer, un signe d'eau qui se complait dans l'imagerie mouvante de la tristesse, qui s'achète du mascara *waterproof* pour en faire des critiques Châtelaine WOULD RECOMMEND, MUCH RESISTANT TO TEARS, qui hoche de la tête lorsque Jojo Savard dans sa lancée anglophone dit THE MOON WILL BRING EXTRA SPECIAL GOOD VIBES TO CANCERS, j'approuve, de la même façon que je hoche la tête quand je lis Lizzie qui dit I KNOW THAT I'M STARTING TO DRIVE PEOPLE CRAZY, Lizzie parle de s'aliéner tout le monde qui l'aime un tant soit peu, car lorsqu'elle était en Floride isolée de sa vie du West Village, Lizzie obsédait sur la peine de mort, elle étudiait de gros livres de loi pour tout mémoriser en vue d'un éventuel débat avec des voisins de condos ou avec la caissière du 7-Eleven, oui, Lizzie montrait déjà des aptitudes pour les textes juridiques, le passé comme présage du futur, puisque plus tard dans sa vie, une fois sobre, Lizzie a poursuivi des études en droit à Yale, rien de moins, il faut croire que toutes ces soirées passées à se pulvériser le cerveau avec des grains de Ritalin mal écrasés ne lui ont pas tant nui, il faut croire que ce qu'on accomplit, bon comme mauvais, nous sert tôt ou tard dans la vie, alors dites moi docteur à quoi me serviront mon mascara et mes vidéos YouTube d'astrologie, à quoi sinon à devenir spécialiste de l'archivage de la tristesse sur fond de carte du ciel chiffonnée, je lirai l'horoscope rose bonbon des Cancers à qui je dirai : « LIZZIE

WURTZEL WILL BRING YOU EXTRA SPECIAL GOOD VIBES, jetez vos idées avec l'eau du bain et n'oubliez pas que le mascara est en spécial au Jean Coutu cette semaine. »

JE VIENS TOUT JUSTE DE TERMINER MA RELECTURE DE *MORE NOW AGAIN* et j'ai été frappée par une réalisation, je me suis presque écroulée dans la douche, la douche où toutes mes idées vont et viennent, dans la douche j'ai pensé : je me souviens très clairement d'avoir lu une entrevue avec Wurtzel où le journaliste mentionne que Lizzie boit un verre de vin dans leur lieu de rencontre de New York ou plus précisément du West Village, Lizzie boit un rosé très frais, très pastille de goût carreauté rose et blanc, nappe en vichy dans un champ où Julie Andrews chante THESE ARE A FEW OF MY FAVORITE THINGS, oui, je suis 100% certaine qu'il a été écrit que Wurtzel a bu un verre de vin, écrit noir sur blanc dans un article datant de 2013, un article planifié par email entre Lizzie et le jeune journaliste, un email où Lizzie a écrit noir sur blanc I AM VERY MUCH A FAN OF WINE AT NOON. Le jeune journaliste se rend donc au lieu de rencontre, un restaurant, et surprise, surprise, Lizzie commande du vin, le journaliste décrit la scène à grand coups de détails semi-importants : la sueur qui perle sur la lèvre supérieure de Lizzie, le fromage de l'omelette de Lizzie qui pend de la bouche de Lizzie, les pensées décousues de Lizzie imagées à l'aide d'une figure de style, A FOUR-WAY INTERSECTION WITH NO TRAFFIC SIGNAL que le journaliste écrit. En fait, quand je repense à l'article, je me dis que le champ lexical utilisé pointe définitivement vers des accusations de folie légèrement voilées, oui, le journaliste insinue que Lizzie est ce qu'on pourrait appeler une vieille folle, une vieille *addict* au cerveau brûlé, ou d'autres descriptions qui font crier AGISME et STIGMATISATION DE LA MALADIE MENTALE. Par la suite, Elizabeth Wurtzel a donné une autre entrevue, cette fois-ci à une journaliste de Jezebel, qui s'est rendue dans la maison de Lizzie pour manger des craquelins avec Lizzie, comment peut-on survivre à l'expérience d'aller chez Wurtzel, ça je me le demande bien, sa maison pleine d'albums de Springsteen, pleine de cadres avec son propre portrait dedans, pleine de larmes d'avoir récemment perdu son chien Augusta qui était son meilleur ami, oui, la journaliste s'est rendue chez Lizzie et encore une fois il semblerait que Lizzie ait été A FAN OF WINE AT NOON ou à n'importe quelle heure de la journée, la journaliste décrit le vin rouge que Lizzie prend et le Percocet que Lizzie prend, oui vous avez bien lu, ce que j'essaye de dire c'est que NOT ONLY DOES THE FIRST DRINK GET YOU DRUNK BUT THE FIRST OPIATES ALSO GET YOU WIRED FOREVER, ce sont les partisans de la « war on drugs » qui seraient contents de lire ça, même si Lizzie dit ne pas comprendre pourquoi les opiacés de prescription rendent les consommateurs dépendants à l'héroïne,

pourtant s'il y a bien une personne qui pourrait comprendre c'est Lizzie, mais enfin bref, je tourne autour de l'éléphant dans la salle, car ici ce dont il s'agit c'est d'une *addict* qui à l'âge de 34 ans avait écrit un livre sur la dépendance, pas vraiment du *self-help*, mais quand même, IT DOESN'T WORK IF YOU DON'T WORK IT et maintenant que Lizzie a 48 ans la question à se demander c'est comment peux-tu WORK IT si tu as le cancer, car c'est bien de ça dont il s'agit dans cet article : Elizabeth Wurtzel discute de son cancer, son plus récent combat, combat dans lequel elle est zen comme une professeure de yoga, zen comme 400 comprimés de Percocet, zen, car le cancer ce n'est pas la dépression, ce n'est pas la BLACK WAVE, ce n'est pas rien, mais ce n'est pas grand chose non plus pour Lizzie. De toute façon, si les personnes atteintes du cancer ne prennent pas d'opiacés de prescription qui va les prendre, il faut se souvenir de ça, il faut comprendre que c'est DAMNED IF YOU DO AND DAMNED IF YOU DON'T, comment une personne dépendante peut-elle survivre au cancer sans prendre d'anti-douleurs je me le demande bien, comment Lizzie peut demeurer si calme sans trouver la porte de sortie je me le demande bien, la réponse ne se trouve certainement pas dans cette entrevue ni dans la bouche de Lizzie d'ailleurs, puisque Lizzie s'avère être une menteuse, souvenez-vous : HOW CAN YOU TELL A JUNKIE IS LYING – HER LIPS ARE MOVING. De plus, Lizzie se contredit quand elle affirme à cette journaliste de Jezebel que YOU CAN JUST DECIDE ENOUGH IS ENOUGH, ce qui me donne envie de pleurer puisque je sais bien qu'en janvier dernier Lizzie tweetait FOR A CERTAIN KIND OF PERSON NOTHING IS NEVER ENOUGH. J'étais et je suis bien d'accord, c'est exactement ce genre d'affirmation qui me fait aimer Wurtzel, le genre d'affirmation que la Wurtzel de *Prozac Nation* écrivait, le genre d'affirmation de fille de 27 ans qui écrit son premier roman, la *sad girl* de toujours, ma *sad girl*, mon miroir même si moi je n'ai pas le cancer, de toute façon en janvier dernier Lizzie n'avait pas le cancer non plus, tout a changé, inexorablement on vieillit, je vieillis, tu vieillis, Lizzie vieillit et ce n'est pas cette entrevue qui va arrêter le temps. Alors on peut boire du vin, on peut manger des craquelins, on peut s'acheter un nouveau chien, mais rien n'empêche que dans le futur on va contredire notre passé, dans le futur on va faire la fête et consommer, car même si on décide de revenir sur le droit chemin quand ENOUGH IS ENOUGH, ce ne seront que des paroles prononcées avec un verre de vin à la main et au moins quatre rides de plus dans le front qu'on en avait à 27 ans, alors je m'écrie que si Lizzie a bu un verre de vin, c'est que IT DOESN'T WORK IF YOU DON'T

WORK IT, je me rappelle de tous les mots de son récit sur sa dépendance, *More Now Again*, je me rappelle surtout de la fin où Lizzie termine les 329 pages avec une page blanche, un symbole de recommencement, REPARTIR À ZÉRO comme dirait Joe Bocan, un symbole blanc comme la plume blanche qui vole dans le ciel bleu de *Forrest Gump*, un symbole de pureté qui 13 ans plus tard, 13 ans après la parution de *More Now Again*, est souillé, comme une chemise blanche DKNY tachée par un vin rose français bu sur une terrasse du West Village, taché comme la réputation d'une auteure qui a écrit un livre dont le sous-titre est « A Memoir of Addiction », taché comme ma conviction qu'il est possible un jour d'être bien, abstinente, sobre, qu'il est possible un jour d'être libre de ne plus faire de câlins à des vieux larmoyants dans un sous-sol d'église. Cette réalisation de l'échec de l'abstinence totale des drogues est une tache qui s'étend dans ma baignoire alors que je me rince les cheveux en pensant I AM VERY MUCH A FAN OF WINE AT NOON, ce qui fait de moi une menteuse comme Lizzie, une *addict* comme Lizzie, une perdante comme Lizzie, sauf que moi, contrairement à Lizzie, je n'ai pas d'entrevue, pas de contrats pour de futures parutions littéraires, même pas d'omelette au fromage. Quand je crie MORE NOW AGAIN, c'est dans le blanc de ma propre page vide.

ALORS IL SEMBLERAIT que j'aime faire porter à toutes mes *dates* le poids des erreurs que j'ai faites avec toutes mes ex amoureuses, je suis comme ça, je leur crache mes souvenirs amers à la figure en espérant qu'elles ne bronchent pas d'un poil, comme dirait Angelina Jolie dans *Gia* THE TRICK IS YOU SCARE THE SHIT OUT OF PEOPLE, THAT WAY THEY DON'T SEE HOW SCARED YOU ARE, c'est ça le principe, que la plus forte gagne et se tienne debout avec la trame sonore de *Rocky*, je dis ça mais je n'ai jamais vu *Rocky*, j'ai seulement vu des combats de lutte queer une ou deux fois dans ma vie, de toute façon la lutte ce n'est pas vraiment mon truc, non, moi mon truc c'est de vomir mes histoires au visage de mes victimes et à présent je dois dire que ça fonctionne plutôt bien, tout se passe à merveille, je me couche tous les soirs seule dans mon lit en souriant juste assez pour me craquer la commissure des lèvres, je souris en imaginant mon futur de vieille fille qui ne dépassera jamais trente ans, c'était prévu depuis longtemps, prévu depuis mes six ans lorsque la fille de ma gardienne m'avait regardé de haut en bas pour finir par me dire Y'A JUSTE LES VIEILLES FILLES QUI PORTENT DES SALOPETTES et moi j'avais dû demander à ma mère ce que c'était qu'une vieille fille, ma foi, ça ne m'avait pas semblé si mal, ce n'est vraiment pas si pire si on en croit BuzzFeed et son questionnaire WHICH CRAZY FEMALE TROPE ARE YOU pour lequel j'ai obtenu CRAZY CAT LADY, ce qui est pas mal l'équivalent de vieille fille, une fille avec un chat dans chaque poche de sa salopette, quand j'avais six ans on m'appelait Marie Quat'Poches même si j'avais six poches sur ma salopette, ça me frustrait, mais je ne disais rien, pas un mot, les lèvres bien closes parce que je n'avais pas encore appris à sourire, je me contentais de rester seule dans mon coin, me pratiquer à ne rien dire, ça aurait été le moment idéal pour m'approcher et me courtiser, mais ce n'est jamais arrivé, j'ai donc développé la technique ci haut mentionnée, je fais peur aux gens pour les empêcher de m'approcher, je crache des morceaux du casse-tête de mon malheur entre deux bouchées de souper arrosé avec ma *date* Tinder, peut-être parce que je n'ai jamais réussi à mettre toutes les pièces de mon casse-tête ensemble, pourtant, quand on est deux ça va deux fois mieux, ça c'est Passe-Partout qui l'a dit, un jour je trouverai peut-être quelqu'une qui sera bonne dans la résolution de problèmes, quelqu'une qui sera juste assez forte pour me cracher à la figure en retour, ce sera le Tyler de mon Jack, on inaugurerà notre propre *fight club*, mais pour trouver mon Tyler il faut que je passe par plusieurs candidates pour trouver la bonne, la seule et l'unique, je suis prête à tout y laisser, même ma peau, parce que comme dit Tyler :

IT'S ONLY AFTER WE'VE LOST EVERYTHING THAT WE'RE FREE TO DO ANYTHING, ça tombe bien puisque je n'ai plus rien à perdre depuis longtemps, alors je suis prête pour tout, je suis prête pour elle, je suis prête pour toi, toi, toi, ou toi.

MARS

ENCORE UNE FOIS Angelina Jolie s'est fait prendre en photo avec sa famille par Annie Leibovitz, encore une fois heureuse avec Maddox, Zahara, Pax, Shiloh, Vivienne et Knox, la famille sourit à la caméra et moi je souris en retour à mon écran d'ordinateur, je souris devant le visage d'Angie et les mots d'Angie I CAN'T WAIT TO HIT FIFTY AND KNOW I MADE IT, car bien sûr ces photos sont accompagnées d'un reportage, je fixe le logo du *Vogue* et je me demande quel peut bien être le secret de la jeunesse éternelle, l'élixir qui fait qu'on se réveille après trente ans et qu'on est encore et toujours en vie et qu'en plus, on aime ça, chaque matin on aime sentir les draps sur son corps, l'oreiller sur son visage, l'air sur ses lèvres, je veux dire, qu'est-ce qui fait qu'Angie a survécu passé trente ans, comment est-ce arrivé, je dirais GRADUALLY THEN SUDDENLY, elle est passée de 29 à trente ans sans qu'on le remarque, sans fracas et sans tracas, mais ça on ne le sait pas vraiment, peut-être qu'elle a angoissé toute la nuit de ne pas savoir comment ça allait se passer, peut-être qu'elle a paniqué de sentir ses cheveux pousser, ses dents bouger, son visage s'allonger, peut-être qu'elle a badtrippé de sentir le poids du temps qui passe, des épreuves qui passent mais qui ne se passent jamais bien, peut-être même qu'elle a pleuré de se sentir tétanisée dans son lit, ce cercueil sans parois qui la tenait prisonnière de la dernière année de sa vingtaine. Qu'est-ce qu'elle a fait pour se débarrasser de son angoisse, peut-être qu'elle a avalé deux ou trois Xanax, deux ou trois vitamines Centrum en fixant le mur blanc devant elle, ou peut-être était-ce un mur avec un miroir, elle a fixé le miroir dans lequel elle s'est vue sans se voir vraiment, ses longs cheveux, ses grands yeux, sa grande bouche, voir tout ça sans vraiment comprendre, sans rien comprendre du tout si ce n'est peut-être que le temps passe et qu'on ne le rattrape pas ou autres clichés du genre, Angie est habituée aux clichés puisqu'elle a été mannequin dès l'âge de 14 ans, c'est sa mère qui la forçait à poser pour la caméra alors que tout ce qu'Angie souhaitait c'était de retourner dans son sous-sol de Malibu pour jouer avec ses couteaux, une activité dangereuse mais oh combien intéressante, ça, vous et moi le savons pertinemment, rien ne remplace la lame froide sur l'avant-bras douillet, quand on ne sait pas où l'on s'en va et pourquoi on y court il est toujours bien de ralentir et de sentir le poids du temps sur cette lame qui ne pardonne pas, ne pardonne rien à part peut-être le fait d'être jeune et jolie, jeune et jolie comme une héroïne de film français, jeune et jolie comme l'héroïne qui coule dans les veines d'Angie, oui, je vous l'ai déjà dit: Angie n'a pas connu un passé qu'on pourrait qualifier de « facile » ni même de « commun », c'est précisément ce pourquoi elle est

ma préférée, celle qui me permettra peut-être de résoudre l'énigme de la jeunesse éternelle, celle qui me sauvera à coups de photos prises sur le bord de la mer, seule une mère sait comment être heureuse, avec Maddox, Zahara, Pax, Shiloh, Vivienne et Knox, pendant que moi je ne suis ni mère ni pute ni vierge, ni même celle qui peut dire I CAN'T WAIT TO HIT THIRTY AND KNOW I MADE IT.

QUAND J'AI RENCONTRÉ EILEEN MYLES elle m'a dit YOU'D BE AN EXCELLENT PROSE WRITER, YOU HAVE TOO MUCH TO SAY FOR POETRY, alors je m'assois devant mon MacBook, je m'assois à mon nouveau lieu de travail, un petit bureau avec un miroir juste en face, un grand miroir dans lequel je regarde d'un œil l'expression faciale que j'ai quand j'écris ou plutôt l'expression faciale que j'ai quand je fixe l'écran sans rien ajouter à des documents Word qui se nomment DESPOEMES.DOC ou encore DESMOTS.DOC, je me regarde dans le miroir et je suis tannée de voir des poches d'eau dans mes yeux, tannée de me voir embrouillée, de voir à moitié, je ne me sens pas comme the « Next Great Canadian Writer », je ne me sens pas comme the « Next Great Prose Writer », je me sens plus comme Elizabeth Wurtzel, une sacrifiée littéraire, comme Nelly Arcan, une suicidée romancière, à peine, à peine, je veux dire, j'aimerais mieux être une parcelle de Wurtzel que d'être moi, j'aimerais mieux être un morceau d'Arcan que d'être moi, je veux dire, après tout qui lira ces mots, j'ai rencontré Eileen Myles et depuis je retourne ces mots dans ma tête, EXCELLENT PROSE WRITER, mais moi je dis quand, je dis comment, je dis pourquoi je ne suis pas capable d'écrire, d'exister à travers le grand vide des jours de l'hiver qui finit, l'hiver des mille lectures qui se voulaient des façons de me donner le goût d'écrire, mais au lieu de grandir dans le savoir des grandes dames littéraires je me suis plutôt ratatinée comme le plus petit noyau de la vie littéraire, un noyau sec qui ne germera jamais, une petite graine de rien qui pleure dans l'ombre des femmes modernes de Kate Zambreno, qui pleure en regardant le mur onduler alors que Charlotte Perkins Gilman et Bertha Mason me disent qu'il fait bon être dehors, elles me disent de profiter d'une vie où je ne fais pas tapisserie, une vie où j'ai le choix de prendre mon clavier en main et de devenir AN EXCELLENT PROSE WRITER.

JE PENSE À MON AMOUREUSE MORTE, je tape son nom dans Google et Google complète ma phrase avec ces mots improbables, « cause of death », une question sans point d'interrogation dont je connais la réponse, même si je préférerais l'oublier, même si je ne peux pas l'affirmer avec certitude puisque tout le monde autour d'elle a préféré se la fermer, ses parents ont déclaré SHE DIED IN HER SLEEP et ses amies ont renchéri, mais l'éléphant dans la pièce, l'éléphant qui porte un tutu car après tout elle faisait du ballet, des années de danse classique pendant lesquelles elle voulait un corps brindille, l'éléphant dans la pièce c'est que tout le monde savait qu'elle vivait dangereusement, quand on avait reçu un email d'elle demandant de lui envoyer par la poste des Tylenol 3 on en avait reçu mille autres, des centaines d'emails explorés où elle me parlait de *retox* et moi je sautais à pieds joints dans le jeu, je décrivais mes poisons à moi, on se parlait toutes seules dans nos lits, elle à Boston et moi à Montréal, sur Facetime, Google Chat, Facebook Chat, SMS, toujours en communication, car c'est en mettant insidieusement ses griffes sur moi qu'elle a su me garder près d'elle malgré la distance. Je n'aurais jamais pu m'imaginer que de nous deux c'est elle qui gagnerait le pari de devenir une rock star, mais en fait, c'est logique, c'est attendu, elle qui avait déjà rencontré Debbie Harry, Cyndi Lauper et Madonna, elle qui se faisait amie avec toutes les plus grandes stars pour saisir un peu de leur célébrité, elle vivait par procuration et moi aussi d'ailleurs, sur ce point je la comprends parfaitement, une vie entière à se créer des scénarios dignes des meilleurs films hollywoodiens, des meilleurs vidéo-clips américains, bref, elle est morte à 27 ans. Je ne sais pas si je vais un jour arrêter de penser à elle, amour de ma vie, car l'année de mes 27 ans, c'est l'année où j'ai eu l'âge de sa mort, l'année où j'aurais potentiellement pu la rattraper, mais où je n'ai fait que la dépasser, l'année où chaque journée qui s'écoulait me rendait un peu plus vieille qu'elle, ce qui est étrange puisqu'elle était plus vieille que moi, c'est normal : quand on meurt, on arrête de vieillir, on devient un nombre pour toujours, si ce nombre est 27 alors on devient iconique, on entre dans le club sélect qui comprend River Phoenix, Amy Winehouse, Kurt Cobain et tous les autres, alors que si on dépasse 27 ans, on meurt à un âge ordinaire, un nombre comme les autres qui ne fait partie d'aucun club. Dans le deuil il y a la colère et la tristesse qui sont des émotions de base, il y a aussi des nuances d'émotions plus complexes telles que la rancune, l'envie, l'amertume, le regret, ainsi que d'autres petites émotions qui ressurgissent alors qu'on ne s'y attend pas, qui nous surprennent alors qu'on tombe sur un compte Instagram délaissé, une page Facebook

abandonnée, ou même des vieux Gmail *chat logs* qu'on croyait effacés, chaque jour je vis une émotion pour elle, amour de ma vie, et c'est toujours une émotion différente, mais souvent pas si complexe, ce que je veux dire, c'est que je ressens beaucoup de regret, principalement du regret, chaque jour du regret, car elle et moi c'est une histoire vraiment cliché que j'hésite à raconter dans un récit précis, c'est pour ça que j'ai choisi la poésie, j'aime mieux donner des images. La vérité, en fait, c'est que je n'ai pas d'explications, elle avait 27 ans puis soudainement elle est morte, tout comme j'aurai trente ans puis soudainement je serai morte, en 2014 je me suis donnée un mois pour écrire chaque jour à propos d'elle et j'ai découvert que 1) je suis obsédée 2) je détiens tous les morceaux du casse-tête 3) je vais éventuellement arriver au fond des choses, je ne dis pas que le fait d'aller en profondeur m'a fait du bien, mais je pense qu'il fallait le faire, toucher le fond de l'obsession, comme dans *Fight Club* quand Tyler dit IT'S ONLY AFTER WE'VE LOST EVERYTHING THAT WE'RE FREE TO DO ANYTHING, oui, on devient libre une fois qu'on est allé au fond des choses, surtout quand c'est déprimant, il faut toucher le creux et c'était ce que je voulais réaliser en mettant tous mes souvenirs d'elle, amour de ma vie, sur papier, donc lisez-moi, lisez, lisez, de grâce, avant de la Googler.

AVRIL

J'AI ENCORE VISITÉ LE COMPTE TWITTER d'Elizabeth Wurtzel, car je voulais me souvenir de ses mots exacts concernant le vide, la BLACK WAVE, le contour des limites, quelque chose comme FOR A CERTAIN KIND OF PERSON, ENOUGH IS NEVER ENOUGH, je me disais que tant qu'à citer Lizzie je voulais la citer parfaitement, il est bien évident que l'idée de la perfection m'obsède, peu importe la forme, la façon, l'heure de la journée, je ne peux pas me permettre de faillir à la tâche, surtout quand il s'agit des mots, plus particulièrement quand il s'agit de ceux de Lizzie, le temps qui passe n'y change rien, rien de rien, parce que c'est toujours la même histoire, Marie-Sissi Labrèche comprendrait, elle rirait fort avec du blond autour de la bouche, elle comprendrait Lizzie qui comprendrait elle aussi, mais bon, je n'ai pas retrouvé la citation exacte, sur la page Twitter d'Elizabeth Wurtzel j'ai seulement trouvé un lien vers un article du magazine *Vice* où Lizzie nous apprend qu'elle a le cancer comme elle nous apprendrait qu'elle s'est achetée une bague turquoise dans un petit magasin en briques du Upper West Side, Lizzie se paye le luxe de pouvoir rire du cancer, parce que le cancer ce n'est pas la dépression, ce n'est pas se couper les jambes avec un couteau de poche dans le vestiaire des filles, ce n'est pas mettre tous les invités dehors du party sous prétexte que le chat a vomi dans la pile de manteaux, ce n'est pas être enfermée dans une chambre miteuse de Floride où des épisodes de *SVU* passent en boucle à la télé, ce n'est pas écrire pour *Rolling Stone* en sniffant du Ritalin sur le dos d'un *jewel case* de Bruce Springsteen, ce n'est pas ça, ce n'est pas du tout ça, mais ce n'est pas rien non plus, de tout façon il n'y a que Lizzie pour dire COMPARED WITH BEING 26 AND CRAZY AND WAITING FOR SOME GUY TO CALL, CANCER IS NOT SO BAD. Après tout Lizzie sait de quoi elle parle, le cancer n'est qu'un autre obstacle, un creux de BLACK WAVE, rien d'insurmontable, les mots de Lizzie rejoignent ceux d'Angelina Jolie qui elle aussi est une survivante du cancer, elle a aussi survécu à la mort de sa mère due au cancer, Lizzie et Angie se montreront leurs nouveaux seins en buvant du vin, IT'S THE FIRST DRINK THAT GETS YOU DRUNK, mais ça n'aura plus d'importance, car après tout qu'est-ce qu'un verre de vin quand on a 48 ans, un verre de vin ce n'est pas un *eightball* acheté dans le siège arrière d'une Audi noire, un verre de vin ce n'est pas un sac du Walgreens rempli de prescriptions, un verre de vin ce n'est pas un plancher d'appartement recouvert de *baggies*, non, un verre de vin c'est pour célébrer, c'est réservé pour fêter, trinquer au triomphe d'avoir vaincu le cancer, souligner le temps qui passe mais qui ne se passe jamais bien, porter un toast pendant que j'ajouterai un

nouveau mantra à ma collection : FOR A CERTAIN KIND OF PERSON, NOTHING IS NEVER ENOUGH, NOT EVEN FUCKING CANCER.

ANGELINA JOLIE A OFFICIELLEMENT ANNONCÉ qu'elle a subi une mastectomie préventive ainsi qu'une ablation préventive des ovaires, bref, des procédures préventives pour se battre contre une maladie imaginaire, je veux dire, une maladie qui n'est pas encore là, mais puisque l'idée est là et l'argent est là alors pourquoi pas, il est à noter que je ne dis pas ça pour la blâmer, je l'aime, j'adore obséder sur un corps qui n'est pas le mien, je regarde l'entièreté des films d'Angelina Jolie alors que je reçois un email de ma mère qui me dit qu'elle est en train de regarder Macha Grenon mourir à la télé, ma mère m'écrit « Pourquoi les morts ont-ils toujours l'air sereins à la télé, alors que dans la vie il en est bien autrement », c'est vrai qu'au cinéma comme à la télévision tout est plus facile, la mort est une délivrance, un soulagement, une catharsis pour les vivants qui restent au chevet, qui se disent « Oui, Macha était une bien bonne mère, sœur, femme, amie, employée, citoyenne », Macha était tout ça, comme vous et moi qui restons là à fixer notre écran, à imaginer un avenir où les histoires s'enchaînent et se répètent, une variation sur le même thème, ça aussi c'est la télé qui me l'a appris dès mon plus jeune âge à coup de CYCLE DE LA VIE et d'HISTOIRE SANS FIN, je me demande maintenant avec quoi cela me laisse-t-il donc, avec quoi si ce n'est que quelques paroles mille fois entendues, des clichés pour m'encourager à rester, je me dis SI J'AI SURVÉCU À ____ JE PEUX BIEN FAIRE ____, WHAT DOESN'T KILL YOU MAKES YOU STRONGER, mais que faire si on se fout de devenir plus fort, qu'est-ce que ça veut dire, ça veut dire qu'il faut seulement accumuler les expériences comme autant de chapitres ou de scènes pour bien construire son livre ou son film, il faut que les héroïnes traversent des épreuves, ça c'est Elizabeth Wurtzel qui me l'a appris, Elizabeth Wurtzel écrivaine reine du pathos sur laquelle on aime bien cracher des insultes, « on » n'inclut pas la personne qui parle bien entendu, pas moi, non, moi je préfère boire les mots de Lizzie comme une dépendante qui ne peut pas déposer la bouteille, chaque jour je vais voir sur le compte Twitter de Lizzie, chaque jour je vais m'abreuver de ses mots comme d'une prophétie cheap de station service, il faut bien faire le plein quand on peut, il faut bien continuer à avancer, pour qui, pour quoi, pour ce que tu veux, que ce soit Angie, Macha, ou Lizzie, on a les idoles qu'on peut, on a le pathos qu'on veut, il faut rester à l'affût de la vie des célébrités dans la fiction comme dans la réalité, parce que nous sommes en 2016, nous habitons la sphère publique, nous habitons dans l'œil de la caméra, nous basons donc nos décisions sur ce que

Angie, Macha, ou Lizzie vivent, ce qui revient donc à dire : rien ne sert de prévoir, mieux vaut mourir à point.

MAI

J'AI UNE NOUVELLE STRATÉGIE. Aujourd'hui je suis allée chez l'optométriste et j'ai choisi des verres de contact, non, pas des lentilles mauves comme celles que je portais en secondaire quatre quand les petits gars me traitaient de sorcière, non, cette fois-ci j'ai choisi des verres de contact d'adulte, des lentilles transparentes et jetables parce que comme chante Debby Harry ALL I WANT IS 20-20 VISION, A TOTAL PORTRAIT WITH NO OMISSIONS, moi tout ce que je veux c'est aller mieux et arrêter de pleurer, une chance que les verres de contact sont là pour ça, les verres de contact sont là pour m'empêcher de pleurer parce que déjà que je suis à peine capable de les tolérer, pleurer en portant mes verres de contact c'est encore pire, ça me donne l'impression que mes yeux fondent, alors ça va marcher comme ça, ça va marcher comme un réflexe conditionnel, à chaque fois que je vais vouloir pleurer je vais avoir mal et je vais donc m'arrêter là. Comme tantôt : je conduisais avec mes nouveaux verres de contact dans les yeux et quand Liz Phair a chanté IT'S TRUE THAT I STOLE YOUR LIGHTER, IT'S ALSO TRUE THAT I LOST THE MAP, j'ai pensé à elle, au temps qui passe, j'ai eu envie de pleurer, j'ai senti les larmes monter, tout de suite j'ai eu mal, ma vision s'est embrouillée et j'ai pensé « Il faut que j'arrête de pleurer si je ne veux pas crasher », mais voilà, c'est là que mon plan est dangereux, parce que peut-être que dans le fond je veux crasher, peut-être que dans le fond je veux pleurer en ayant mal parce que j'y suis habituée et que je ne suis pas le chien de Pavlov, je n'apprends jamais de mes erreurs ni de mon malheur, je n'apprends rien du tout même si j'ai terminé toute ma scolarité d'université, bon, d'accord, j'ai bien appris quelques leçons, comme par exemple j'ai appris que dans la vie il ne faut pas trop se faire chier, donc j'emmerde ceux qui me disent de persévérer. Dès que je suis arrivée chez moi j'ai levé les yeux au ciel et j'ai pincé ma cornée pour enlever mes lentilles, une barrière à larmes de moins, maintenant je peux pleurer tant que je veux en écoutant Liz ou Debbie ou même *Clockwork Orange*, je me dis que c'est correct d'avoir mal, c'est correct de pleurer, de toute façon j'ai soixante paires de lentilles pour me pratiquer, laissez-moi me mettre le doigt dans l'oeil bien comme il faut et peut-être qu'un jour j'apprendrai ma leçon.

QUAND JE NE SUIS PAS EN TRAIN de me bourrer la face de barres Clif à la noix de coco à onze heures du soir, je suis en train de lire le récit de Michelle Tea, un livre qui se lit vraiment très vite, en fait je ne suis pas étonnée du tout de mon excitation littéraire puisque Michelle Tea est mon auteure préférée après Eileen Myles, après Elizabeth Wurtzel, après toutes les autres, oui, Michelle Tea est ma favorite, c'est tout à fait prévisible puisqu'il semblerait qu'il n'y ait que les auteures *addicts* ou *ex-addicts* qui m'intéressent vraiment, je suis prévisible comme une fille qui mange les mêmes barres tendres depuis 10 ans, comme une fille qui répète les mêmes erreurs depuis 10 ans, comme une fille qui ne sait pas comment arrêter d'être une fille pour devenir une femme, justement, le récit de Michelle Tea s'intitule HOW TO GROW UP, comme une recette magique qui se situe entre l'autobiographie et le livre rose de *self-help*, comme une histoire qui commence mal mais qui finit bien, comme une petite fille qui regarde Disney avec l'espoir du prince charmant, comme une femme qui regarde un livre avec l'espoir de la délivrance, parce que si Michelle Tea peut passer d'un appart avec coquerelles dans le frigo à une maison avec mer près du patio je le peux aussi, si Michelle Tea peut passer du crystal meth scintillant au Perrier pétillant je le peux aussi, je peux faire tout ce que je veux si je compte bien les jours qui me restent, mais tout d'abord je vais commencer par finir ce livre, ce livre dans lequel Michelle Tea met le doigt sur plusieurs bobos, puisque c'est bien le propre du récit intime de panser des blessures devant des spectateurs qui crieront MOI AUSSI, MOI AUSSI, c'est le propre du récit de lécher sa plaie devant une foule en délire qui ne se lasse pas des traumas, même que la foule entière porte des t-shirts avec des slogans comme LE VIOL COMME MOTEUR DE CRÉATION ou encore TRAUMATISÉE ET LITTÉRAIRE, ceux qui ne comprendront pas ne comprendront jamais, ils pourront bien aller cracher leur dédain sur une page *Goodreads* à coup de IF I COULD GIVE THIS BOOK ZERO STARS I WOULD, nous les littéraires et traumatisées allons nous en crisser, c'est important de le faire pour soi comme disait le bonhomme bleu, c'est important de lire toutes les pages jusqu'à la fin et de ne pas se gêner pour surligner, pour faire passer les pages du blanc au jaune, et peu importe la couleur, parce que IF YOU DON'T GET IT, FUCK, ne te donne même pas la peine de lire des livres, de lire mes livres, TALK TO THE HAND, cette main occupée à taper sur le clavier. HOW TO GROW UP je le lirai jusqu'à la dernière page, jusqu'au dernier chapitre où Michelle Tea écrit : IN MY TWENTIES I BECAME AWARE OF A CURIOUS DISTINCTION: THERE

WERE PEOPLE WHO WERE "IN" THEIR BODIES & THERE WERE PEOPLE WHO WERE NOT "IN" THEIR BODIES et c'est exactement ça, c'est là qu'une fois de plus je me suis mise à m'exciter devant la magie du miroir du récit, car j'ai souvent eu cette réflexion de « ne pas être dans mon corps », jamais dans mon corps, pas dans mon corps quand je faisais du ballet dans mon léotard rose taille extra-small, pas dans mon corps quand je testais mon matériel d'arts plastiques sur mes avant-bras, pas dans mon corps quand je laissais les autres entrer, jamais dans mon corps pendant 29 ans de vie de fantôme qui vous entend crier GLOIRE AU GYM, le gym comme une panacée pour tous les maux, le gym comme expression de médecin, diététicienne, psychologue, psychiatre, spécialiste de tout, une belle suggestion de belles personnes qui sont bien "IN" THEIR BODIES, de belles personnes qui ne savent pas ce que c'est que d'être à l'extérieur, une touriste, une spectatrice, Scully dans *X-Files* qui regarde la soucoupe volante se poser, THE TRUTH IS OUT THERE, la vérité est quelque part à l'intérieur de moi, mais où exactement, il faudra fouiller, il me faudra bien un jour habiter mon corps abandonné, il faudra creuser avec des cuillères à pamplemousse dans la chair rose, ce sera un travail de longue haleine, il faudra s'acheter de la gomme, ce sera un travail qui nécessitera de nombreuses années de recherche, il faudra bien trouver un moyen de combler le vide, alors en attendant je m'empiffre de barres Cliff à la noix de coco à onze heures du soir, parce que pour l'instant c'est en emplissant mon estomac que j'arrive à me remplir.

JE NE SAIS PAS PAR OÙ COMMENCER pour vous annoncer que Lizzie s'est mariée, oui, preuve du temps qui passe, j'aimerais bien lui demander comment elle est passée de déprimée à mariée, je veux savoir si on se débarrasse vraiment de la BLACK WAVE ou si elle revient toujours de façon sournoise, mais voilà, je ne sais pas par où commencer, tout ce que je sais c'est que quand je *like* les photos de mariage de Lizzie je ne suis qu'une fan parmi tant d'autres, même si j'écris I AM SO HAPPY FOR YOU LIZZIE je ne suis qu'une abonnée parmi mille autres abonnés Instagram, rien d'exceptionnel, dis-moi ce que Lizzie a d'exceptionnel me demande Andrée Waters, eh bien c'est tout simple : Lizzie est une survivante, une battante, alors que pour ma part je suis seulement énervante, une jeune fille en pleurs, car je vous le dis, ça commence à me peser toute cette histoire de temps qui passe, je ne voulais pas l'avouer mais dans un mois et demi ça fera un an que j'écris, que je documente, que j'égraine les minutes de cette dernière année d'existence, un an entier à écrire à Lizzie sans qu'elle me réponde, une vie à écrire sans avoir de réponse, de qui, de quoi, un an plus tard je suis un an plus vieille, mais pas un an plus sage, plus ça change et plus c'est pareil puisque rien ne change vraiment. J'irai à ma fête d'anniversaire de trente ans avec un visage souriant, une couronne de fleurs sur la tête, un notaire au bras, il faudra bien officialiser ce passage, un an de plus, il faudra bien l'écrire quelque part, on pourra l'écrire sur mon bras, des chiffres en tatouage comme Angie a des coordonnées géographiques sur le sien, j'aurai le signe du temps qui passe pas seulement au coin de mes yeux mais aussi sur mon corps en entier, des chiffres tatoués dans l'intimité d'une cérémonie de fête, le notaire se penchera sur moi et inscrira ces chiffres dans la chair, trois et zéro, tout le monde applaudira, mais moi je leur dirai de cesser parce que ce ne sera pas fini, un coup parti je voudrais que ma peau entière soit rougie puis noircie de chiffres, on y mettra mes nombres de followers Twitter Facebook Instagram, on y mettra du cœur, on y mettra toute l'énergie dont j'aurai manqué lors de cette 29e année de vie, on appuiera bien fort pour que ce soit indélébile et même s'il se met à pleuvoir dans mes yeux, je dirai CONTINUEZ, CONTINUEZ, il faut bien documenter le temps qui passe, je me fous d'avoir mal, je me fous d'être sale, je veux juste laisser une trace et à défaut de la laisser dans le monde, cette trace je la laisserai sur ma propre peau. Marche nuptiale et tous mes souhaits de bonheur à Lizzie comme à moi, moi mariée symbolique du temps qui passe, tatouée à l'encre indélébile du souvenir maudit.

MÊME S'IL EST ÉVIDENT QUE J'IDÉALISE MA CONSOMMATION DE DROGUES, cela ne veut pas dire pour autant que je désire me retrouver dans un épisode d'*Intervention*. Le miroir devant mon bureau me renvoie mon image lorsque je me penche sur les minces lignes découpées sur le dos d'un ouvrage de théorie féministe, j'entrouvre la fenêtre par laquelle je souffle la fumée de ma cigarette qui pend de façon négligée au bord de mes lèvres, j'aime me complaire dans mes vices, à vrai dire, j'exécute même une petite danse à chaque fois que je me lève de ma chaise après avoir consommé, je me prends pour Beyoncé alors que je suis plutôt Lindsay Lohan, d'ailleurs, on me poserait la question et je ne sais même pas si je dirais oui à la Betty Ford Clinic, au Remuda Ranch Florida, au Sunset Center of Healing, je ne sais pas si j'oserais le faire pour moi, pour toi, pour vous, pour qui au juste est-ce que je prendrais la décision d'aller mieux, pourtant il ne faut pas croire que je n'ai jamais fait d'efforts dans ce sens-là, au contraire, ma vie entière est une thérapie, une longue analyse où je dissèque les causes de mon mal sans jamais vraiment arriver à mettre le doigt sur la plaie, cette plaie béante dont l'emplacement change à tous les jours, mon corps entier est à vif, sans vêtements, sans peau, sans carapace, sans armure, sans rien pour me protéger de la vie qui m'attaque de tous bords et de tous côtés, moi entière je suis une plaie, j'en suis consciente, je trimballe mon grand malheur comme Félix Leclerc trimballe son petit bonheur. Mon grand malheur et moi sommes inséparables, des siamois qui vous fixent à travers la vitrine de l'animalerie, un spécial deux pour le prix d'un au Ardène, les jumelles dans le film *Shining*, oui, mon malheur et moi sommes ensemble pour toujours, une union toxique qu'il est impossible de défaire, même si vous vous assoyez dans ma cuisine en me suppliant d'agir, même si vous m'implorez de me prendre en mains ou toute autre expression qui pour moi ne veut rien dire, vous me taraudez avec votre pensée magique et vos bonnes intentions, vous tentez de me convaincre avec vos livres de *self-help* et vos vidéos YouTube de méditations guidées, alors que je sais très bien que c'est peine perdue, la peine je connais ça, s'il y a bien une chose dont je suis certaine c'est que ma peine est là pour rester, mon malheur ne veut pas s'en aller. Même s'il est évident que j'idéalise ma douleur, cela ne veut pas dire pour autant que je suis prête à faire une apparition au *Maury Show*, non, en terme d'aide, au plus, ce que je ferai, ce sera de m'ouvrir à vous sur papier, comme une coupure béante, une incision mettant au grand jour mon vide existentiel, vous vous pencherez sur la table d'opération en disant, comme on disait à Lizzie, SHE WAS SO FULL OF PROMISES, mais la seule

promesse que je vous ferai ce sera celle de m'éteindre un jour, bientôt, je le sens, je vais m'effacer dans le néant de mes trente ans, il s'agit seulement d'attendre le bon moment, quelques mois, quelques jours, quelques minutes, **LENTEMENT MAIS SÛREMENT**, inexorablement.

JUIN

AUJOURD'HUI J'AI ENCORE ENVIE D'ENVOYER UN TWEET À Elizabeth Wurtzel, parce que comme elle le dit si bien, FOR A CERTAIN KIND OF PERSON, ENOUGH IS NEVER ENOUGH : ça c'est moi, moi qui en veux toujours plus, moi qui répète les mêmes erreurs jusqu'à ma mort, ce n'est pas nouveau. Aujourd'hui je me demande une fois de plus ce que Lizzie fait, où elle est, comment elle va, mais surtout je me demande si la BLACK WAVE qu'elle décrit dans PROZAC NATION s'en va un jour, s'il est possible de s'en débarrasser complètement ou si la vague revient toujours, toujours prête à nous noyer, moi je n'aime pas me baigner. Quand j'étais petite j'avais des flotteurs de la Petite Sirène, je les portais dans la piscine, un jour en visite à l'hôtel j'ai sauté à l'eau, j'ai commencé à nager et tout allait bien jusqu'à ce que mon père me dise « Marie tu n'as pas tes flotteurs », alors j'ai commencé à pleurer, c'était instantané, j'ai commencé à couler, c'était assuré. Aujourd'hui je devais aller au spa, mais comme la température était plutôt incertaine j'ai opté pour le spa des moins fortunés, c'est-à-dire la piscine Jarry, mais alors que j'y arrivais j'ai failli foncer dans une famille qui allait à la Coupe Rogers, juste au même moment il a commencé à pleuvoir, je parlais toute seule, je sacrais devant les enfants, mais je m'en foutais car tout ce que je voulais c'était pleurer mon spa annulé dans l'eau chlorée de la piscine Jarry, la seule à Montréal qui a un petit coin de gazon juste à côté du béton, mais comme il pleuvait, je suis rentrée chez moi en pensant que la BLACK WAVE avait pris la forme d'une douche de pluie froide, j'ai pensé WWLD, What Would Lizzie Do, Lizzie était probablement sous le soleil des Bahamas avec un palmier nain dans son drink pour fêter son 48e anniversaire, en fait je ne sais pas si elle est sobre comme Eileen Myles, sobre à sa destination tropicale d'auteure à succès, elle ne pense sans doute plus à la BLACK WAVE, c'est pour ça que je veux lui demander comment faire pour se débarrasser du noir même si c'est ma couleur préférée. Je suis rentrée chez moi j'ai évité d'ouvrir l'ordinateur, au lieu de tweeter j'ai fait un projet de bricolage dans ma cuisine pour me changer les idées, j'ai découpé le *ELLE* avec Angie dessus, et maintenant Angie est sur mon mur de cuisine à me regarder manger des sandwiches aux œufs, Sainte-Angie veille sur moi maintenant et jusqu'à l'heure de ma mort, ma mort qui je l'espère n'arrivera pas tout de suite, car j'attends encore qu'Elizabeth Wurtzel réponde à tous les tweets que je lui ai envoyés depuis un an, en attendant sa réponse je lutte dans le courant, je lutte fort et je me dis que ça irait vraiment mieux si j'avais des flotteurs.

J'AI ENVIE DE CRIER parce qu'aujourd'hui c'est Noël avant le temps : Elizabeth Wurtzel a finalement *liké* un de mes tweets. Je regardais la pluie tomber dehors, mon vide intérieur se remplissant d'un froid glacial de minute en minute et j'ai senti la BLACK WAVE arriver, je n'ai pas pu résister, j'ai succombé, j'ai ouvert le tiroir de mon bureau, celui qui contient des piles de factures du Renaissance de la plaza, celui avec le petit sac Jean Coutu rempli de matériel : pailles, *baggies* vides ou pleins, couteau, billets de 5\$ roulés, papier, pipe, briquet, livre de France Théorêt maculé de résidus de poudre blanche. J'ai tracé deux lignes épaisses, me jetant quelques coups d'œil à moi-même dans le miroir qui surplombe mon bureau, pendant qu'Adèle beuglait SOMEONE LIKE YOUUUUUU, je me suis envoyé mes deux lignes en deux reniflements secs. Mes yeux ont larmoyé même si je ne pleure plus, plus maintenant, je suis en pause désert, une pause Kit Kat qui n'est pas sucrée, j'aimerais bien pleurer, je suis spécialiste des larmes, mais plus maintenant, plus depuis Effexor, Wellbutrin, Zoloft, Abilify, Lamictal, Prozac, je ne pleure plus depuis que mon humeur est régulée par des comprimés que j'avale matin et soir, enfin bref, mes yeux ont larmoyé d'un coup et j'ai vu embrouillé lorsque j'ai jeté un œil à mon cellulaire qui vibrait : ELIZABETH WURTZEL LIKED YOUR TWEET. J'ai cligné d'un œil, puis de l'autre, quelques gouttes ont touché la surface lisse de mon iPhone et j'ai réalisé de quoi il s'agissait : quelques minutes plus tôt, j'avais cité Lizzie dans un tweet parlant de sa vision de ses comprimés, sa drogue, une citation tirée de son récit *More Now Again* : THEY ARE MY SUGAR, THEY ARE THE SWEETNESS IN THE DAYS THAT HAVE NONE, THEY DRIP TROUGH ME LIKE TUPELO HONEY, THEN THEY ARE GONE, THEN I NEED MORE, I ALWAYS NEED MORE, FOR ALL MY LIFE I HAVE NEEDED MORE. Parfois quand je lis Lizzie, ou Nelly, ou Marie-Sissi, je me décourage et il me prend l'envie de jeter le livre au bout de mes bras, à travers la pièce, dans la poubelle, parce que je ne peux pas supporter l'idée que dans mes œuvres je ne fais que répéter ce qui a déjà été dit, mieux dit, par celles qui m'ont précédé, on ne réinvente rien, la roue continue de tourner, mais moi j'aime bien me mettre le doigt dedans, la main au complet dans l'engrenage, plonger dans le bobo jusqu'au coude, je me torture à essayer d'écrire ce qui a été dit mille fois avant moi, je ne suis qu'une fille folle parmi une armée de filles folles qui se battent pour se faire entendre, une foule de guerrières qui luttent à chaque instant pour survivre, juste une minute de plus, nous désirons rester en vie encore un peu, le temps de quelques cris ou quelques tweets, le temps de tomber dans

l'excès juste avant de s'éteindre complètement, nous en voudrions toujours plus, FOR ALL
OUR LIVES WE HAVE NEEDED MORE.

J'AI UNE BOULE DANS LA MAIN À FORCE D'ÉCRIRE, un nœud dans la gorge à force de parler, un trou dans le cœur à force de pleurer. La raison de mon mal est simple, elle approche, je la vois arriver dehors parmi les matelas qui s'accumulent sur le trottoir : le premier juillet est à nos porte, le premier juillet je serai un an plus vieille que l'an dernier, c'est logique, c'est pourtant tout ce que je voulais éviter, je voulais que le temps se suspende lors de cette dernière année de vie, je voulais une pause, un sursis, un tour de magie, mais bon, LENTEMENT MAIS SUREMENT disait la tortue au lièvre, GRADUALLY THEN SUDDENLY disait Lizzie, j'ai cligné des yeux et une année a passé, j'ai fermé les paupières et une année s'est écoulée, j'ai à peine eu le temps de la voir se dérouler puisque j'étais occupée à courir après la carotte, le lapin, le cadeau qui fait que j'ai tourné en rond dans mon circuit pendant un an, une année entière à regarder la vie s'écrouler, une année entière à égrainer les jours à coup d'Abilify, Zoloft, Dilaudid et autres drogues de prescription ou pas, avoir du fun ou pas, être triste ou pas, essayer de ne pas succomber à la mélancolie de la BLACK WAVE, apprendre à surfer à coup de références à Nelly, Lizzie, Angie, Marie-Sissi, n'importe quoi, n'importe quoi sauf le bonheur, qui est un concept abstrait de toute façon, le bonheur dans une tasse de thé pour une voyante qui lit l'avenir pendant que je pleure sur mon iPhone, je pleure pour diluer mon thé dans lequel le visage d'Angie s'efface lentement à l'aube de mes trente ans qui passeront doucement comme du beurre sur un scone chaud, rapidement comme une ligne blanche dans le nez de Lizzie. Je sais très bien que lorsqu'il n'y aura plus de place pour empiler les matelas devant ma porte, mon temps sera venu, je sens la date d'expiration qui approche, mon calendrier est marqué d'un coup de crayon rouge, ce matin où je ne me réveillerai pas, ce sera à votre tour d'avoir une boule dans la gorge quand vous apprendrez que j'ai finalement laissé tomber.

PARTIE 2

L'ÉCRITURE DE LA SOUFFRANCE COMME ACTE DE RÉSISTANCE FÉMINISTE

When the pawn hits the conflict he thinks like a king; what he knows throws the blows when he goes to a fight; and he'll win the whole thing before he enters the ring; there's no body to batter when your mind is your might; so when you go solo, you own your own hand; and remember that depth is the greatest of heights; and if you know where you stand, then you know where to land; and when you'll fall it don't matter, because you know that you're right.³

Un manifeste proclame, prophétise, affirme, avance, expose. Comme on le voit dans l'incipit du *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas, un manifeste ne comporte pas de demi-mesure :

Life in this society being, at best, an utter bore and no aspect of society being at all relevant to women, there remains to civic-minded, responsible, thrill-seeking females only to overthrow the government, eliminate the money system, institute complete automation and destroy the male sex.⁴

Les artistes, activistes, théoriciennes et théoriciens ont depuis toujours utilisé cet outil de résistance et de combat pour tenter d'articuler de nouvelles visions de la vie, de la société, des relations humaines, du travail. Dans *The Queer Art of Failure*, Judith Halberstam écrit :

Through the use of manifestoes, a range of political tactics, and new technologies of representation, radical utopians continue to search for different ways of being in the world and being in relation to one another than those already prescribed for the liberal and consumer subject.⁵

³ Dans cet essai, toutes les citations en exergue sont tirées de : Fiona Apple, *When the Pawn[...]* (New York : Epic Records, 1999).

⁴ Valerie Solanas, *SCUM Manifesto* (New York : Olympia Press, 1968), p. 2.

⁵ Judith Halberstam, *The Queer Art of Failure* (Durham : Duke University Press, 2011), p. 2.

Dans son essai, Halberstam observe et défend des méthodes alternatives de combativité. Elle considère les notions d'échec, de contre-productivité, de négation et de refus des idéologies dominantes comme étant des actes de résistance : « Under certain circumstances failing, losing, forgetting, unmaking, undoing, unbecoming, not knowing may in fact offer more creative, more cooperative, more surprising ways of being in the world.⁶ » Je n'écrirai pas de manifeste; le texte qui suit est nuancé, puisque j'avance dans l'ombre, en tentant de comprendre les fonctions de l'écriture de la souffrance dans les récits écrits par des femmes⁷ et des individus marginalisés. « Undoing, unbecoming » : c'est ce que je cherche à faire en tournant mon regard vers ma propre pratique d'écriture. Pour mieux cerner la voix de l'auteure en moi, je me tourne vers les auteures qui se sont attardées aux perdantes, aux victimes, aux guerrières, aux pleureuses, aux colériques, aux folles, aux survivantes, bref, à toutes celles à qui on demande si souvent de se taire. Puisque je n'ai aucun désir de me taire, la page sera mon porte-voix.

⁶ Ibid., p. 3.

⁷ Dans ce texte, le mot « femme » désigne toute personne s'identifiant aux genres dits féminins.

Keep on calling me names, keep on, keep on

En voyage à New York en 2008, j'aperçois un livre au titre étrange sur l'étagère de l'amie chez qui je demeure. *The Ethical Slut* me saute au yeux et je dis : « Mais pourquoi une fille voudrait-elle se qualifier elle-même de salope? » Mon amie me répond avec un sourire : « Tu te qualifies parfois toi-même de *bitch*... » C'est là que j'ai compris. C'était avant l'arrivée du mot « queer » dans le vocabulaire québécois, c'était avant que je lise *Bitch* d'Elizabeth Wurtzel, c'était avant que je me surnomme moi-même la « gouine de service » dans mes chroniques sur le site web d'Urbania. Aujourd'hui, dans mon quotidien, la réappropriation d'insultes me semble tout aussi naturelle que nécessaire. Provenant de la théorie queer, l'appropriation du stigmaté est un moyen de rire des oppresseurs, de jouer avec l'injure pour la transformer en fierté ou en banalité. Dans *Excitable Speech: A Politics of the Performative*, Judith Butler se penche sur la fonction performative du langage et par conséquent, sur la réappropriation des insultes. Elle avance que les mots peuvent être recontextualisés pour gagner un sens positif et donner du pouvoir à celles qui se les réapproprient. Par exemple, déclarer « Je suis une bitch », c'est dire que l'insulte

assumes its specific proportion in time. To be called a name is one of the first forms of linguistic injury that one learns. But not all name-calling is injurious. Being called a name is also one of the conditions by which a subject is constituted in language.⁸

La rappeuse et artiste québécoise Roxanne Arsenault discute elle aussi de la façon dont la réappropriation des insultes lui permet d'atténuer leur pouvoir blessant : « L'idée, c'est de dire que ça ne sera plus une insulte. Que pour nous, ce n'est pas humiliant.⁹ » Il ne s'agit évidemment pas d'une tactique qui mettra fin au sexisme et aux autres formes d'oppressions, mais cela peut cependant constituer une façon de ne pas se laisser définir par les autres ; une forme d'*empowerment*. L'utilisation des termes mentionnés plus haut fonctionne de façon

⁸ Judith Butler, *Excitable Speech: A Politics of the Performative* (United Kingdom : Routledge, 1997), p. 37.

⁹ Pénélope McQuade et Roxanne Arsenault, *Insultes*, podcast audio, Parce qu'on est en 2016, MP3, 34 minutes, 19 février 2016, <http://ici.radio-canada.ca/premiere/premiereplus/societe/85086/parce-quon-est-en-2016/7440891-0>

similaire. Dans une perspective féministe qui tient en compte la théorie du point de vue situé (*standpoint*), particulièrement dans l'écriture au Je, c'est dire que ce qu'on qualifie d'insulte est en fait une question de perspective. La définition d'une insulte dépendrait donc d'un amalgame d'expériences sociales et culturelles propre à chaque individu : mon insulte, ce n'est peut-être pas la tienne. La réappropriation des insultes est un moyen de se définir, de mettre des mots sur ce qui est perçu comme une faiblesse aux yeux de notre interlocuteur, avant que lui-même ne nous en adresse le reproche. Dans le film *Gia*, le personnage principal, Gia Carangi, jouée par Angelina Jolie, confie : « The trick is, you gotta scare the shit out of people. That way, they don't see how scared you are. » C'est d'une façon semblable que j'adopte la posture de la femme ingouvernable dans ma pratique d'écriture : je prends le risque de vous faire peur avec toute ma souffrance et de cette façon, vous ne voyez pas combien je suis moi-même apeurée de me dévoiler. L'expression « femme ingouvernable », une traduction libre du terme développé par Kathleen Rowe dans son essai *The Unruly Woman: Gender and the Genres of Laughter*, englobe selon moi diverses figures littéraires sur lesquelles je désire me pencher. La *Sad Girl* d'Audrey Wollen, la *Sick Woman* de Johanna Hedva, la femme *postwounded* de Leslie Jamison, la *unhappy queer* et la *feminist killjoy* de Sara Ahmed ont un point en commun : elles utilisent toutes le Je comme voix. Écrire au Je, dans ce contexte, est un acte radical, revendicateur. Comme le remarque Erin Wunker dans *Notes on a Feminist Killjoy* : « The personal pronoun *I* is crucial; it's a site from which we can take stock, take responsibility, and take space if space is needed.¹⁰ » Ce Je, sans nécessairement se vouloir universel, prend en compte la multitude des voix qui s'unissent à la sienne. Écrire au Je dans un contexte de résistance, c'est aussi accepter que notre vision est tronquée, obstruée par nos privilèges. En même temps, c'est prendre responsabilité entière pour ce qu'on affirme. La théoricienne féministe Donna Haraway utilise le terme « situated knowledge¹¹ », la connaissance située, voulant dire que le Je écrit à partir d'un point de vue précis, une identité marquée par la race, le genre et la classe sociale. Les écrivaines qui utilisent le Je doivent faire le deuil de la prétention de tout connaître. Écrire à partir de

¹⁰ Erin Wunker, *Notes from a Feminist Killjoy* (Toronto : BookThug, 2016), p. 29.

¹¹ Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies* Vol. 14, No. 3 (1998) : 575-599, récupéré le 9 mai 2017, <https://www.jstor.org/stable/3178066>

l'expérience personnelle, c'est aussi admettre nos biais, notre myopie sur certains sujets. Ce n'est pas une mauvaise chose ; cela signifie simplement que nous devons nous unir pour faire rayonner les différentes facettes d'un même prisme : la résistance féministe aux systèmes d'oppression.

*I was staring at the sky
just looking for a star to pray on or wish on
or something like that*

Le jour de notre anniversaire de naissance, la tradition veut qu'on fasse un vœu lorsqu'on souffle les chandelles sur notre gâteau de fête. Pendant très longtemps, je formulais ma demande de façon toute simple : « Je veux être heureuse ». Or, je ne savais pas exactement ce que je voulais dire par là. Moi qui étais déprimée, dépendante, anxieuse, anorexique, suicidaire, je savais bien ce que c'était que de *ne pas être heureuse*. Mais le bonheur, lui? C'était plus complexe à décrire. Je désirais seulement que la souffrance s'arrête, pour enfin connaître autre chose. Encore aujourd'hui, je ressens souvent un désir puissant pour un état qui serait salvateur, qui anéantirait toute cette souffrance. Cependant, je sens qu'il vaudrait mieux que je range ces émotions sombres au placard, que je ne les expose pas dans mes écrits. Il faudrait, comme l'écrit la théoricienne Sara Ahmed, que je tende vers la promesse du bonheur. Dans son œuvre *The Promise of Happiness*, Ahmed ne tente pas de définir le bonheur, mais plutôt d'en cerner la fonction dans notre société. Elle se pose la question : « What does happiness do?¹² ». Avec tout l'accent que l'on met sur son atteinte, personnellement, le bonheur me fait ressentir une puissante pression sociale. Je ne suis pas la seule, nous sommes probablement nombreuses à être malheureuses, mais nous nous taisons. Après tout, nous ne sommes pas dans une position enviable, puisque les personnes qui ne semblent pas être heureuses rendent les gens mal à l'aise. J'ajouterais même que ces personnes sont perçues comme une menace au fonctionnement harmonieux de l'ordre social établi, puisqu'elles représentent une forme de résistance. On les presse de changer d'attitude, sans quoi elles seront exclues des cercles sociaux. Ahmed parle d'une « affective geography of happiness¹³ », voulant dire que le bonheur attirerait les gens, alors que le malheur les repousserait. On serait tenté de s'entourer de gens en apparence heureux en pensant que leur bonheur est contagieux, alors qu'il est pourtant évident que le bonheur et le malheur ne sont

¹² Sara Ahmed, *The Promise of Happiness* (Durham : Duke University Press, 2010), p. 2.

¹³ *Ibid.*, p. 97.

pas contagieux, ou du moins, si peu. La promesse du bonheur fonctionne comme un impératif auquel il faut se conformer, sous peine d'être mise à l'écart. Le bonheur devient un objet, une monnaie qu'il faut utiliser pour vivre dans une société capitaliste : « If one person's happiness is made conditional on another person's happiness, such that the other person's happiness comes first, then *the other person's happiness becomes a shared object*¹⁴. » Si le bonheur devient un objet qu'on nous enjoint d'acquérir, que faire de celles et ceux qui ne peuvent pas se le procurer? Elles et ils deviennent alors en marge de la société. Une société normative est une société où l'ordre n'est pas remis en question : cela constitue exactement le contraire de ce que visent à accomplir les femmes ingouvernables. Les femmes ingouvernables refusent de croire en la promesse du bonheur. Elles veulent faire du bruit, contester les mécanismes de pouvoir en place, critiquer les oppresseurs. Il s'agit d'une mission combative souvent épuisante et décourageante puisqu'il serait, après tout, plus facile de se conformer et de ne pas ébranler le statu quo. Leur entourage ne comprend pas pourquoi ces femmes ne croient pas en la promesse du bonheur; on les qualifie de rabat-joies, de personnes de mauvaise foi, d'éternelles insatisfaites. Elles correspondent ainsi à la définition de la « feminist killjoy » telle qu'élaborée par Ahmed : « The feminist killjoy 'spoils' the happiness of others; she is a spoilsport because she refuses to convene, to assemble, to meet over happiness.¹⁵ » Ces militantes sont effectivement insatisfaites par les conditions dans lesquelles elles vivent. Leur résistance pousse leur entourage à s'interroger sur leur propre position dans un système où les diverses oppressions et injustices sociales, économiques et politiques sont monnaie courante. Actrices, pas seulement spectatrices : les *feminist killjoy* refusent la passivité. Leur agentivité semble déranger ceux et celles qui voudraient aveuglément plonger dans la promesse d'un bonheur qui est, on s'en rend vite compte, une utopie. S'inscrivant dans les courants féministes queer, Ahmed développe des arguments qui permettent l'existence d'un espace où être « non-heureuse » est un choix politique et une liberté à prendre. Il s'agit aussi d'un refus de l'équation entre bonheur et conformité. Par exemple, la figure de la « unhappy queer » est la figure d'une personne insatisfaite non seulement de ses conditions de vie, mais aussi de la façon dont la société la pousse à correspondre à une trame narrative qui implique tristesse,

¹⁴ *Ibid.*, p. 56.

¹⁵ *Ibid.*, p. 65.

rejet, humiliation : « The unhappy queer is unhappy with the world that reads queer as unhappy.¹⁶ » Cette personne queer est en proie à une double contrainte : si elle n'est pas heureuse, elle entretient le cliché que la non-conformité entraîne la souffrance, alors que si elle est heureuse, elle occulte les difficultés d'une vie vécue dans la non-conformité. Ahmed conclut donc que : « We must stay unhappy with this world¹⁷ ». Dans l'écriture au Je, ne pas vouloir tomber dans le piège de la promesse du bonheur est une forme de résistance, une manière de se placer en marge du canon littéraire. La « feminist killjoy » et la « unhappy queer » d'Ahmed sont des figures qui font écho au « moi » que j'exprime dans l'écriture intime. Je suis celle qui vous rappelle que tout n'est pas rose, je suis celle qui voit le verre à moitié vide et qui tente de le remplir jusqu'à ce qu'il déborde, je suis celle pour qui le mot « assez » ne veut jamais vraiment dire *assez*. Même dans l'écriture, je ressens de la pression pour que les sentiments négatifs soient convertis en sentiments positifs, afin de toucher à la promesse du bonheur. Cependant, je suis prête à prendre le risque. Le risque de vous épuiser avec mes sentiments, le risque de vous secouer avec mes aveux, le risque de me battre pour que celles qui viendront après moi aient le droit, elles aussi, d'élever la voix pour se faire entendre.

¹⁶ *Ibid.*, p. 105.

¹⁷ *Ibid.*, p. 105.

*I may be soft in your palm but I'll soon grow
hungry for a fight and I will not let you win*

Une brève observation du vocabulaire qu'utilisent les critiques pour parler des récits intimes écrits par des femmes nous fait vite comprendre qu'en littérature, l'introspection ne semble pas être encouragée : « Full of self-pity; self-absorbed; whiny; self-indulgent; LiveJournal-esque; annoying¹⁸ »... Tout comme ces inconnus dans la rue qui disent aux femmes de sourire, les commentateurs anonymes pressent les écrivaines de récits intimes de ne pas écrire, ou du moins, de ne pas écrire *ça*. Ils les poussent vers la promesse du bonheur, leur disant « Souris et la vie te sourira ! » Or, on comprend vite que cette promesse est en fait une façon de mettre un voile sur la souffrance. Dans le contexte de la littérature intime, il s'agit d'un bâillon pour l'écrivaine qui désire exposer la vie « sans fard¹⁹ ». Dans *Journal pour mémoire*, France Théoret écrit : « Dans l'esprit du journal, son contrat littéraire, je refuse l'autocensure.²⁰ » Refuser l'autocensure permet de créer un lieu où exprimer sa souffrance. Il ne s'agirait pas ici d'écrire pour guérir, mais plutôt d'écrire pour creuser la souffrance, l'explorer librement. À moins qu'il ne s'agisse que de simplement écrire, comme le mentionne Théoret : « Je n'écris pas pour guérir, ni pour me sauver ou être sauvée par la littérature. Je n'écris pas *pour*.²¹ ». La pulsion d'écrire au Je, que ce soit en poésie ou en prose, en autofiction ou en autobiographie, n'a pas besoin de se justifier. Elle existe pour l'écrivaine qui met au monde un texte intime, même si une fois ce texte partagé, l'écrivaine n'a pas d'emprise sur sa réception. Siri Hustvedt, dans son récit *La femme qui tremble*, tisse un lien entre récit de soi et maladie : « Freud et Breuer écriraient ces mots bien plus célèbres: 'C'est de réminiscence surtout que souffre l'hystérique'²² ». La réminiscence dont parlent Freud et Breuer serait donc le lieu de naissance du récit de la malade. L'hystérie fonctionnerait comme

¹⁸ « Prozac Nation by Elizabeth Wurtzel », *Goodreads*, récupéré le 5 mai 2017, <https://www.goodreads.com/book/show/227603>

¹⁹ Chloé Delaume, *La règle du Je* (Paris : Presses Universitaires de France, 2010), p. 12.

²⁰ France Théoret, *Journal pour mémoire* (Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1993), p. 8.

²¹ *Ibid.*, p. 15.

²² Siri Hustvedt, *La Femme qui tremble : une histoire de mes nerfs* (New York : Henry Holt and Company, 2009), p. 50.

un diagnostique fourre-tout pour les femmes, ainsi que l'indique David Morris dans *The Culture of Pain* : « Hysteria was a convenient diagnostic box for imprisoning women whom male doctors were unable to cure.²³ » Dans l'essai *Tender Points*, Amy Berkowitz, une auteure américaine souffrant de fibromyalgie, insiste sur le fait qu'aujourd'hui le diagnostic de fibromyalgie (et celui d'autres maladies invisibles) fonctionne de façon similaire à celui d'hystérie :

Today, doctors' insistence on the mysterious, unknowable nature of fibromyalgia functions as a similarly misogynistic tactic, trapping female patients in a state of uncertainty where it's impossible to assert themselves or be heard as an authority on their own expérience.²⁴

J'ajouterais qu'il en est de même pour toutes les maladies mentales, ou toutes autres formes de souffrance invisible. Traitées de folles, d'exhibitionnistes, d'égocentriques... les femmes qui écrivent à partir d'expériences personnelles « négatives » tentent de rendre leurs propres expériences légitimes. Ce faisant, elles créent des communautés où l'écriture de la souffrance élève leurs voix dans une lutte commune, une lutte porteuse d'espoir. On peut se demander comment ces perspectives négatives peuvent être synonymes d'espoir, une équation qui à priori ne cadre pas avec la promesse du bonheur. Dans *The Queer Art of Failure*, l'auteure américaine Judith Halberstam consacre un chapitre entier à des formes de féminisme qu'elle appelle « shadow feminisms » et qu'elle décrit ainsi :

This feminism, a feminism grounded in negation, refusal, passivity, absence, and silence, offers spaces and modes of unknowing, failing, and forgetting as part of an alternative feminist project, a shadow feminism which has nestled in more positivist accounts and unraveled their logics from within.²⁵

Ces formes de féminisme suggèrent que des actes passifs, voire masochistes, tels que la maladie et la souffrance (dues à des causes externes ou internes) offrent une forme d'agentivité qui vise à réclamer le corps comme site de résistance. Halberstam donne comme

²³ David B. Morris, *The Culture of Pain* (Oakland : University of California Press, 1993), p. 47.

²⁴ Amy Berkowitz, *Tender Points* (Oakland : Timeless Infinite Light, 2015), p. 88.

²⁵ Judith Halberstam, *op. cit.*, p. 124.

exemple l'automutilation présente dans le film *The Piano Teacher*, ainsi que l'utilisation du corps comme champ de bataille dans la performance « Cut Piece » de Yoko Ono. Elle y voit des actes de protestation contre un système établi. C'est dans cette même ligne de pensée que j'envisage l'écrivaine qui écrit la souffrance comme une guerrière, une figure de rébellion. Si, comme le veut la phrase célèbre d'Audrey Lorde, « On ne détruit pas la maison du maître avec les outils du maître²⁶ », on ne peut donc pas briser la promesse du bonheur en se pliant à ses règles implicites (positivisme, perfectionnement de soi, croissance personnelle et autres concepts en lien avec la promesse du bonheur). Une lecture queer des femmes qui écrivent la souffrance nous montre qu'en faisant preuve de négativisme, de combativité, de doute, de remises en question, ces dernières ébranlent les systèmes de pouvoir en place.

²⁶ Audre Lorde, *Sister Outsider : Essays and Speeches* (Californie : Crossing Press, 1984), p. 158.

*Oh darling it's so sweet
 You think you know how crazy
 How crazy I am*

Le 28 février 2016, la ministre de la Condition féminine Lise Thériault s'exprime sur le féminisme et s'adresse aux femmes en leur disant ceci : « Tu veux prendre ta place? Faire ton chemin? *Let's go, vas-y!*²⁷ » Cette citation fait écho au « Souris et la vie te sourira » mentionné précédemment, ainsi qu'à d'autres aberrations du type « Si tu veux, tu peux! ». Ce qui se cache derrière ces phrases, c'est une idéologie néolibérale qui place la faute entièrement sur l'individu plutôt que de prendre en compte son environnement. On sous-entend que si nous sommes malheureuses, il n'en tient qu'à nous de changer les choses. Comme l'écrit Erin Wunker : « Capitalism suggests we can buy happiness; liberalism posits happiness as integral part of citizenship (at least in North America); and neoliberalism implies that happiness is hyper-mobile and hyper-accessible if only we buy into it.²⁸ » Mais que faire si nous sommes incertaines de vouloir acheter le bonheur? Notre résistance montre que nous sommes inconfortables dans un système où les croyances dominantes favorisent le patriarcat, le racisme, le capitalisme, le néolibéralisme. Peut-être est-ce parce que nous sommes femmes, ou queer, ou racisées, ou en situation de pauvreté, parce que nous sommes des individus en dehors du modèle cis-hétéro-blanc privilégié. Et c'est bien de privilège dont il s'agit ici. Ceux et celles qui déclarent que le bonheur est à portée de main sont aveuglés par leur privilège. Force est d'avouer que celles dont la trame narrative est en marge ne se reconnaissent tout simplement pas dans la promesse du bonheur, parce que ce bonheur est un club privé, raciste, misogyne, transphobique, capacitiste, non-inclusif. Un club auquel je refuse d'appartenir.

²⁷ Jocelyne Richer, « Lise Thériault ne se dit pas féministe », *Le Devoir* (Montréal, 29 février 2016), <http://www.ledevoir.com/politique/quebec/464201/lise-theriault-ne-se-dit-pas-feministe>

²⁸ Erin Wunker, *op. cit.*, p. 44.

You feed the best I have within me
You wave the red flag, baby
You make me run, run, run
Standing on the sidelines waving and grinning
You fondle my trigger then you blame my gun

Quand Lisa, personnage joué par Angelina Jolie dans le film *Girl Interrupted*, affirme « I'm sick Daisy, we know that.²⁹ », elle explique que tout le monde sait bien qu'elle est malade puisqu'elle ne prétend jamais le contraire, contrairement à Daisy qui, à peine sortie de l'hôpital psychiatrique, tente de refaire sa vie en cachant malhabilement sa souffrance. Cette citation me vient en tête alors que je tente de formuler une réponse aux potentielles critiques qui pourraient me reprocher de toujours écrire sur des sujets tristes. Comme Lisa, je suis la première à admettre l'évidence de mes maux. Je le dis à tous : « I'm sick, we know that. » Chez moi, c'est partout, particulièrement dans mes écrits. J'en suis même venue à formuler une justification qui défendrait ma propension à tout déballer : mon travail prend appui sur un combat qui passe par la vulnérabilité, une résistance qui se manifeste à travers ce que je choisis de dévoiler. Lorsque je partage mon état mental dans mes récits, je montre que je refuse de croupir seule dans mon coin. Si la dépression peut être due à des causes sociales et culturelles, voire politiques, pourquoi ne pas tenter de guérir par l'écriture? Guérir, c'est le mauvais mot, parce que je doute fortement qu'une guérison soit possible. Plutôt, il s'agit de lutter et de s'unir par le témoignage de la maladie. Quand, dans son essai *Depression: A Public Feeling*, l'auteure américaine Ann Cvetkovich écrit : « Depression should be viewed as a social and cultural phenomenon, not a biological and medical one³⁰ », elle fournit une réponse au refus de la promesse du bonheur tel que décrite par Ahmed. La dépression peut être politique ; elle peut être vécue en réponse à un système qui ne correspond pas à nos valeurs profondes. Dans *Tender Points*, Berkowitz explore l'idée que la maladie est une conséquence directe des conditions sociales dans lesquelles nous vivons. Elle écrit sur un

²⁹ *Girl Interrupted*, réalisé par James Mangold (Californie : Columbia Pictures, 1999), DVD.

³⁰ Ann Cvetkovich, *Depression: A Public Feeling* (Durham : Duke University Press, 2013), p. 88.

collectif allemand des années soixante-dix, le Socialist Patients' Collective, un groupe qui reconnaît le capitalisme comme étant la cause première des maladies modernes. Dans ces conditions, être malade correspond à un acte de protestation politique, une résistance passive contre le capitalisme. Le slogan du groupe est « Turn illness into a weapon.³¹ » Si la femme souffrante écrit, elle possède donc deux armes : son crayon et sa maladie.

³¹ Amy Berkowitz, *op. cit.*, p. 32.

You wanna make me sick

You wanna lick my wounds, don't you baby?

Prozac à 17 ans, Celexa à 22 ans, Effexor à 23 ans, Abilify à 28 ans, Zoloft à 29 ans : plus d'une décennie passée à essayer différents médicaments pour combattre la dépression. Une vie entière à m'en remettre à la science, à penser que la solution viendra sous forme de pilules, de gélules, de comprimés, de potions magiques; mes fesses bien posées sur les divans de travailleurs sociaux, psychologues, psychiatres, médecins. Pendant tout ce temps, jamais je n'ai songé à chercher une solution extérieure à ce que la médecine me proposait. Si la dépression est une maladie, la soigner était une solution et en guérir, le but ultime. Puis, est venue la littérature. Rowe et sa *Unruly Woman*, Wollen et sa *Sad Girl*, Hedva et sa *Sick Woman*, Jamison et son concept de *postwounded*, Cvetkovich et la dépression politique, Ahmed et la *feminist killjoy*. Je me suis ouverte à une possibilité que je n'avais jamais envisagée : la dépression serait peut-être incurable, puisque causée par des systèmes d'oppression hors de notre contrôle. Cependant, elle pourrait être contrôlée et utilisée comme un outil de résistance. Assise sur mon sofa, fixant le vide, je vis des jours où ma productivité, telle qu'on l'entend dans un système capitaliste, n'est pas du tout mise à profit. Mais si on envisageait la possibilité que dans le confort de mon salon, je puisse contribuer à faire avancer les choses? Si, en écrivant la souffrance d'un point de vue personnel, j'arrivais à dénoncer les systèmes d'oppressions en place? C'est en ce sens qu'abonde l'artiste américaine Johanna Hedva. En développant sa *Sick Woman Theory*, elle se penche sur la possibilité que les gens malades contribuent aux luttes sociales de différentes façons, par des moyens à leur portée :

Because, once we are all ill and confined to the bed, sharing our stories of therapies and comforts, forming support groups, bearing witness to each other's tales of trauma, prioritizing the care and love of our sick, pained, expensive, sensitive, fantastic bodies, and there is no one left to go to work, perhaps then, finally,

capitalism will screech to its much-needed, long-overdue, and motherfucking glorious halt.³²

Or, quoi de plus efficace que l'écriture, particulièrement à l'ère du web, pour rejoindre le plus d'individus possible? Il n'est pas anodin que le texte d'Hedva ait été publié en ligne sur *Mask Magazine*. Le web permet de contourner les grosses machines de distribution de la littérature, qui font des œuvres littéraires des produits mercantiles venant au monde après un processus long et ardu. Le web est synonyme d'accessibilité de l'écriture. Comme l'écrit Hedva : « Heart. Reblog. ». C'est aussi simple que cela. Enfermée chez elle, la femme souffrante peut faire partie d'une communauté qui comprend ses luttes et qui lui apporte un sentiment de validation, d'appartenance, d'autonomisation. Plus encore : elle lui donne le sentiment d'exister.

³² Johanna Hedva, « Sick Woman Theory », *Mask Magazine*, janvier 2015, <http://www.maskmagazine.com/not-again/struggle/sick-woman-theory>

*I let the beast in too soon
 I don't know how to live
 without my hand on his throat
 I fight him always and still*

Des « over-sharers », des « attention-whores » : c'est ce qu'on dit des femmes qui relatent leurs expériences de la souffrance dans des récits intimes. Reléguées à des rangs inférieurs, non seulement dans la littérature mais dans pratiquement toutes les autres sphères de leurs vies, les femmes qui osent mettre leur souffrance sur papier doivent se battre pour se tailler une place dans le canon littéraire. Échappant aux définitions sociales de la santé et du bonheur, on dit qu'elles sont tout sauf des modèles... Vraiment? Je ne crois pas. Certaines d'entre nous ont besoin de voir leur souffrance reflétée dans la littérature, de se lire dans les mots de celles qui sont aussi passées par là. Car ce qu'on veut, après tout, n'est-ce pas une confirmation que notre expérience de vie est valable, elle aussi? Est-ce que la femme qui souffre peut mener, telle que l'appelle Butler, une « vie bonne dans une vie mauvaise³³ »? Si on prend l'exemple de Cat Marnell, une auteure qui dans ses récits s'avoue dépendante à plusieurs drogues, on pourrait dire que comme la plupart des gens qui ont une dépendance forte aux drogues, elle vit une « non-vie ». Dans ses textes, Marnell partage ses expériences de « vie mauvaise », mais elle aide pourtant les gens qui souffrent des mêmes problèmes qu'elle. Elle écrit : « You call it oversharing. I call it a life instinct.³⁴ » Si l'on considère que mener une vie bonne, c'est appliquer les principes moraux qu'on juge justes et équitables, l'empathie pourrait constituer une réponse à la question de Butler. On pourrait donc vivre une vie bonne dans une vie mauvaise à travers la vulnérabilité, l'honnêteté et le partage d'expériences. Il est important de considérer que si une communauté peut se créer autour d'expériences positives, elle peut aussi se créer autour d'expériences négatives. L'important, c'est que ces expériences soient communes à tous les membres du groupe. D'ailleurs, Marnell parle de sa propension à lire des « junkie memoirs », comme si elle cherchait constamment

³³ Judith Butler, *Une vie bonne*, (Paris : Éditions Payot & Rivages, 2013), p. 112.

³⁴ Cat Marnell, « On the Death of Whitney Houston: Why I Won't Ever Shut Up About My Drug Use », *xoJane*, 13 février 2012, <http://www.xojane.com/entertainment/whitney-houston-dead>

une trame narrative semblable à la sienne. Elle déplore le manque de transparence dans les médias, le désir de cacher la dépendance, alors qu'il serait selon elle plus profitable pour les femmes qui souffrent de ne pas le faire en silence. Ce constat n'est pas une révélation, puisqu'il y a longtemps que les expériences de la souffrance ou de la maladie par les femmes sont considérées comme moins importantes. À ce sujet, Berkowitz écrit :

Our culture is quick to dismiss the emotional as illegitimate, insubstantial, not worth considering [...] but by refusing the connection between mind and body, we neglect an important area of research and also accept the misogynistic and foolish tradition of regarding a subset of 'female' pain as nonexistent, exaggerated, imaginary, a sign of weakness.³⁵

Marnell fait le vœu de voir tous les genres d'existences et d'expériences représentées dans les médias et dans la littérature. Dans les programmes de réhabilitation en douze étapes, souvent reconnus pour leur apport dans le traitement de la dépendance, l'idée du rétablissement repose principalement sur l'unité du groupe : « Our common welfare should come first; personal recovery depends upon unity.³⁶ » Et si on pouvait se rétablir de la dépression politique en appliquant ce principe de solidarité? En partageant nos expériences dans l'écriture de la souffrance et en constatant que nous ne sommes pas seules à souffrir, il serait possible de guérir. Bien sûr, comme l'exprime une journaliste, Emily Gould, dans une entrevue avec Marnell : « There's always a fine line between appreciating the art that someone's making out of her fucked-up life, and feeling like your attention makes you complicit in her self-destruction.³⁷ ». On peut se demander si les bienfaits du partage d'expériences difficiles surpassent les dommages, pour l'écrivaine et pour les lectrices. Il m'est d'avis que pour les personnes qui souffrent d'un même mal, les bienfaits du partage d'expériences dans la vulnérabilité dépassent grandement les blessures que cela peut occasionner. Gratter le bobó, ça fait mal, mais le faire avec le soutien de gens qui vivent des épreuves similaires, ça soulage. L'auteure de l'essai *Grand Unified Theory of Female Pain*,

³⁵ Amy Berkowitz, *op. cit.*, p. 92.

³⁶ Alcoholics Anonymous, *Alcoholics Anonymous 4th Edition* (New York : AA World Services, 2001), p. 200.

³⁷ Emily Gould, « Cat Marnell is still alive », *The Cut*, 27 janvier 2017, <http://nymag.com/thecut/2017/01/cat-marnell-how-to-murder-your-life.html?mid=fb-share-thecut>

Leslie Jamison, exprime un souci semblable à celui d'Emily Gould : « How do we represent female pain without producing a culture in which this pain has been fetishized to the point of fantasy or imperative?³⁸ » Le problème semble être que l'on crée un culte de la souffrance qui vise à légitimer ce sentiment, mais ce faisant, on l'entretient. Par exemple, dans le cas de l'écriture du trouble alimentaire, on pourrait s'inquiéter de voir les auteures rendre la maladie glamour, la rendant (peut-être malgré elles) attrayante pour des lectrices fragiles. On pourrait admettre qu'il y a une part de voyeurisme à dévorer compulsivement tous les ouvrages d'écriture intime traitant de la souffrance des femmes. On surnomme d'ailleurs ce genre d'œuvres de la « misery porn³⁹ » et celles qui en écrivent, des « wound-dweller⁴⁰ ». Cependant, dans l'optique d'une littérature qui se veut un exercice de vulnérabilité et de communauté, nous devons peut-être ignorer la réception des écrits intimes. Nous devons considérer que pour certaines auteures, l'écriture de la souffrance constitue « a life instinct⁴¹ », sans quoi la seule option est la mort.

³⁸ Leslie Jamison, *The Empathy Exams* (Minnesota : Gray Wolf Press, 2014), p. 212.

³⁹ Brendan O'Neil, « Misery lit... read on », *BBC News*, 17 avril 2017, http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/magazine/6563529.stm

⁴⁰ Leslie Jamison, *op. cit.*, p. 186.

⁴¹ Cat Marnell, *op. cit.*

*And when I think of it, my fingers turn to fists
I never did anything yo you, man
but no matter what I try
you beat me with your bitter lies
so call me crazy, hold me down, make me cry
get off now, baby*

J'ai une cicatrice bleue sur le genou parce que je suis tombée en faisant du patin quand j'avais 13 ans. J'ai une cicatrice blanche dans le dos parce qu'on m'a poussée en bas d'une balançoire quand j'avais 6 ans. J'ai de longues cicatrices rouges et blanches qui zèbrent mon avant-bras gauche parce que je m'auto-mutilais quand j'avais 16 ans. J'ai aussi des cheveux blancs qui poussent, des rides qui apparaissent, des muscles et des tendons qui font mal. Mon corps est un lieu d'archive somatique.

J'ai une centaine de messages échangés avec mon amie Jessica qui croupissent dans ma boîte de réception Facebook depuis 2008. J'ai un recueil de poésie écrit en 2014, en mémoire de mon ex Becca, décédée en 2013. J'ai quelques journaux intimes aux pages roses, vertes, bleues, dans lesquels je racontais mes journées à l'école ou mes chicanes avec mes amies, de 1996 à 2003. J'ai présentement 41 brouillons de courriels dans la section Drafts de mon compte Gmail. J'ai des tonnes de documents Word dans lesquels j'écris les épreuves et les joies qui s'amènent dans ma vie et ce, depuis l'achat de mon MacBook en 2009. Mon écriture est un lieu d'archive somatique.

Comme l'écrit Erin Wunker, « I am a somatic archive.⁴² » Je documente ma souffrance dans l'écriture, je la tourne et la retourne pour en disséquer les causes. L'écriture intime me permet d'effectuer des fouilles archéologiques dans mon passé, alors que je tente de trouver un sens à toute cette souffrance. Mon écriture est un champ de bataille où je lutte contre moi-même. Cvetkovich qualifie les auteures et auteurs qui creusent le thème de la

⁴² Erin Wunker, *op. cit.*, p. 54.

dépression dans leurs récits de « collector(s) in the archive of feelings.⁴³ » En jetant un regard critique sur leurs propres histoires personnelles, ces collectionneuses et collectionneurs scrutent les expériences de vie qui ont construit leur identité. Le caractère exploratoire des récits intimes amène une trame narrative différente, en dents de scie, potentiellement sans dénouement positif. Ces récits ne cadrent pas dans la promesse du bonheur, puisqu'ils ne se terminent pas nécessairement par un « happy ending ». Si l'humain nord-américain évolue dans un environnement qui valorise la productivité et l'ascension sociale, l'écrivaine qui évolue dans le milieu littéraire n'est pas imperméable à ces pressions. La dépression, qu'elle soit vécue dans la « vraie vie » ou dans la littérature, va à l'encontre des valeurs capitalistes : « depression counters the "efficiency", "productivity", "success", "networking" and "optimism" demanded by the modern workplace and culture.⁴⁴ » Comme un employeur qui demande : « Quand vas-tu revenir? » à une employée auquel il donne un congé de maladie, le milieu littéraire semble demander à celles qui écrivent la souffrance : « Mais quand vas-tu *en* revenir? » C'est comme si en écrivant la souffrance, nous ne contribuons pas à l'avancement de la littérature. Cvetkovich exprime son désaccord avec l'idée que l'écriture de la dépression ne laisse pas sa trace socialement :

Rather than seeing negative feelings of failure, mourning, despair, and shame as getting in the way of politics or needing to be converted to something more active in order to become politics, such work attends to felt experience as not only already political but as transforming our understanding of what counts as political.⁴⁵

Les activistes ne sont pas toujours dans la rue : pensons à toutes celles qui lèvent leur poing en solidarité, en direct de leurs lits. Qu'avons-nous comme outils de résistance lorsque nous ne pouvons pas, pour diverses raisons, manifester dans l'espace public? L'écriture de l'intime prend les enjeux vécus dans la sphère privée et les amène dans la sphère publique. Mon archive somatique, c'est peut-être aussi la vôtre. Nous construisons ensemble une bibliothèque, un répertoire, un musée pour documenter notre dépression politique.

⁴³ Ann Cvetkovich, *op. cit.*, p. 142.

⁴⁴ Ann Cvetkovich, *op. cit.*, p. 146

⁴⁵ Ann Cvetkovich, *op. cit.*, p. 110

*Here 's another speech you wish I'd swallow
 Another cue for you to fold your ears
 Another train of thought too hard to follow
 Chugging along to a song that belongs to a
 shifting of gears*

Manifestation en support aux victimes d'agressions sexuelles? *Attending.*

Manifestation pour les droits des femmes des Premières Nations? *Attending.*

Manifestation contre l'élection de Donald Trump? *Attending.*

Si une femme est *attending* à un événement Facebook, mais qu'elle ne s'y présente jamais, y a-t-elle vraiment participé? Qui sait! Cette femme est peut-être en train d'écrire un texte sur ses propres moyens de résistance, sur sa vision des choses, sur les actes qu'elle pose tous les jours pour donner son appui à ces causes. Il faut considérer les manifestations de la souffrance performées en privé comme étant des actes de résistance, tel que l'explique Audrey Wollen dans sa théorie de la Sad Girl :

Sad Girl Theory is a gesture of research that is structured around the idea that the internalized suffering women experience should be categorized as an act of resistance. [...] Sorrow, weeping, starvation, and eventually suicide have been dismissed as symptoms of mental illness or even pure narcissism for girls. I'm proposing that they are actually active, autonomous, and political as well as devastating.⁴⁶

Dire que le personnel est politique, comme l'écrivait Carol Hanisch en 1970, c'est dire que les actions qui sont performées dans la sphère privée peuvent aussi devenir politiques. Je pense notamment à l'écriture du journal intime, qui semble constituer principalement, à priori, un exutoire. Pour qui écrit celle qui tient un journal intime? Probablement tout d'abord pour elle-même, si on fait abstraction des journaux ou des récits intimes écrits expressément en

⁴⁶ Yasi Salek, « Audrey Wollen on Sad Girl Theory », *Cultist*, 19 juin 2014 <http://www.cultistzine.com/2014/06/19/cult-talk-audrey-wollen-on-sad-girl-theory/>

vue de publication. L'écriture du journal intime se définit simplement comme étant « une écriture au jour le jour: une série de *traces datées*⁴⁷ ». Mais qu'arrive-t-il si, en publiant un récit de soi, on sort la pratique du journal intime de la sphère privée et on l'amène dans la sphère publique? Il en résulte selon moi un geste politique qui exprime un refus de garder ses sentiments pour soi, qui vise à faire apparaître la dépression comme un « public feeling », ce qui constitue d'ailleurs la prémisse de départ de Cvetkovich :

What if depression, in the Americas, at least, could be traced to histories of colonialism, genocide, slavery, legal exclusion, and everyday segregation and isolation that haunt all of our lives, rather than to biochemical imbalances?⁴⁸

La dépression pourrait donc être un commentaire social. Si on documente sa dépression dans ses récits littéraires, il s'agit en quelque sorte de la rendre « publique », en réponse à des systèmes d'oppressions publiques. Ceci demande une vulnérabilité qui dévoile la souffrance. Et en se dévoilant, en s'écrivant, nous réécrivons notre histoire. Nous rédigeons notre trame narrative de la façon dont nous aurions voulu que les choses se passent. Il faut cependant remettre en question l'accessibilité à la prise de parole, comme l'ont fait certaines théoriciennes : Annie Leclerc, « Qui parle ici?⁴⁹ »; Erin Wunker, « Who gets to be angry?⁵⁰ »; Johanna Hedva, « Who's in charge of the public sphere, who's in charge of who gets in?⁵¹ ». Pour celles et ceux qui ont le privilège de pouvoir s'exprimer, la théoricienne bell hooks, en conférence avec l'auteure Jill Soloway à la New School à New York, parle d'un « active re-writing of our lives⁵² » qui a pour fonction de nous permettre de se réapproprier le trauma ou la souffrance. L'écriture efface un peu la honte et la culpabilité qui peuvent puiser leurs origines dans les expériences difficiles que nous avons vécues. L'expression « public feeling » de Cvetkovich suggère aussi une pluralité (un public est nécessairement constitué de

⁴⁷ Patrick Lejeune, *Le journal intime : Histoire et anthologie* (Paris : Textuel, 2006), p. 22.

⁴⁸ Ann Cvetkovich, *op. cit.*, p. 115.

⁴⁹ Annie Leclerc, *Parole de femme* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1974), p. 8.

⁵⁰ Erin Wunker, *op. cit.*, p. 68.

⁵¹ Johanna Hedva, *op. cit.*

⁵² bell hooks et Jill Soloway, « Ending Domination: The Personal is Political », vidéo YouTube, 1:32, mise en ligne le 7 septembre 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=Fw6Fd87PhjU>

plusieurs personnes). Quand un sentiment est partagé (« rendu public ») par l'écriture, il atteint un groupe qui, on l'espère, sera touché et partagera peut-être même ce sentiment. Indépendamment de l'intention auctoriale, une œuvre partagée avec les communautés d'interprétation appropriées peut être un appel d'armes tout autant qu'un baume. Comme Marnell qui cherche des représentations d'elle-même dans les « junkies memoirs », différents types de lectrices et de lecteurs peuvent explorer différentes blessures dans des œuvres littéraires, éprouvant ainsi un sentiment de communauté. Dans une autre conférence au sujet de la validation de soi à travers les œuvres à caractère autobiographiques, bell hooks parle de « the power you get from being recognized and being seen.⁵³ » Se voir représentée, c'est ce sentir validée. Le choix du mot « power » est significatif : il possède une connotation politique, voire un lien direct avec le militantisme. Les œuvres à caractère autobiographique feraient donc preuve d'une forme de combativité dans leur refus de passer la souffrance sous le radar. En exposant les plaies au grand jour dans une vulnérabilité évidente, les récits intimes font prendre conscience à la femme souffrante qu'elle n'est pas seule et qu'elle peut acquérir du pouvoir en unissant sa voix à celles de ses semblables.

⁵³ bell hooks, « Moving from pain to power », vidéo YouTube, 1:30, mise en ligne le 12 octobre 2015, <https://youtu.be/cpKuLl-GC0M>

*I let the beast in and then
I even tried forgiving him, but it's too soon
so I'll fight again, again, again, again*

Mise à nu; l'expression que j'utilise quand je parle de l'écriture intime prend tout son sens à la lumière d'une citation de Virginie Despentes dans l'œuvre *King Kong Théorie* : « Il y a un lien réel entre l'écriture et la prostitution. [...] Devenir romancière, gagner de l'argent facilement, provoquer la répulsion autant que la fascination : la honte publique est comparable à celle d'une pute.⁵⁴ » Une femme qui se dévoile dans la littérature est souvent réduite à un « freak show », à un animal en cage qu'on se permet d'insulter comme s'il ne nous entendait pas. Dans l'univers du web, c'est encore plus flagrant, puisque les intimidateurs sont bien cachés dans le confort de leur salon, derrière leur écran. Il n'y a qu'à considérer les cas récents de journalistes qui ont parlé publiquement de l'intimidation qu'elles vivent à tous les jours. Ces femmes sont toutes jugées sur leur vie intime, qu'elles ont souvent dévoilée dans leurs écrits : Judith Lussier et son orientation sexuelle, Manal Drissi et son origine ethnique, Geneviève Pettersen et son rôle de mère. Pour leurs détracteurs, il semble impossible d'universaliser ces expériences, de les imaginer utiles à qui que ce soit d'autre. On ramène sans cesse ces auteures à leurs propres nombrils, comme si elles utilisaient du matériel autobiographique pour se mettre en scène. Or, rien de plus faux : les femmes qui écrivent ne sont pas des putes, elles ne veulent pas se vendre, ce n'est pas là ce que dit Despentes. L'utilisation d'expériences personnelles dans un récit peut être un point de départ pour ouvrir le dialogue de façon plus générale. Il n'y a rien de honteux à vouloir prendre son vécu en exemple pour lancer une discussion. Despentes écrit : « la honte publique (des femmes qui se dévoilent dans l'écriture) est comparable à celle d'une pute ». Les menaces proférées par les intimidateurs visent à faire honte à celles qui osent parler. Comme avec une pute, on prend dans l'écriture des femmes ce qui nous plaît, ce qu'on veut bien lire, et on jette le reste comme un torchon souillé. Lorsque les femmes se dévoilent par l'écriture, les voyeurs en tirent du plaisir; mais paradoxalement, ils sont aussi choqués. Peut-être ressentent-ils eux-

⁵⁴ Virginie Despentes, *King Kong théorie* (Paris : Éditions Grasset et Fasquelle, 2006), p. 84.

mêmes une certaine honte face à leur voyeurisme? Alors, il leur est facile de rejeter le blâme sur l'objet de désir : la pute. Car ils sont bien fidèles au poste, chaque matin où la journaliste met en ligne une nouvelle chronique, chaque jour où l'écrivaine sort un nouveau roman, chaque fois où la blogueuse publie un nouveau statut Facebook. Ils sont là pour glousser, insulter. L'injure vise à humilier. Mais sans clients, est-ce que le travail du sexe existerait? Et sans lecteurs, y aurait-il la littérature?

*I've acquired quite a taste
for a well-made mistake
I wanna make a mistake
Why can't I make a mistake?*

Première session de bac en littérature anglaise, cours de littérature des femmes des 18e et 19e siècles. Un cours ardu, trop difficile pour une débutante, surtout pour une étudiante qui ne vient pas du domaine des lettres. Pour mon premier travail écrit de la session, j'obtiens un C, une note que je n'ai jamais vue de si près auparavant. Pourtant, elle est là, sur la copie barbouillée de rouge. La professeure m'explique qu'on ne peut pas écrire un texte académique à la première personne du singulier. Il faut user de tours de passe-passe pour s'effacer du texte, laisser la place à une narratrice omnisciente qui manie la construction de phrases passives comme une championne. Le but est, bien entendu, que le travail de recherche soit fait de façon objective. Or, il y a longtemps que je ne crois plus à la magie : je sais que le Je n'est jamais bien loin, qu'il se cache au détour d'une phrase mal ficelée. Même sous le prétexte de l'objectivité, je le sens poindre. Bref : j'ai le Je rebelle. Il m'apparaît alors évident que ma carrière de théoricienne ne sera jamais grande. Mais, par chance, je sais sauter dans les cerceaux, et dès le deuxième travail écrit de ce cours, mes notes se retrouvent dans la haute moyenne. Pendant ce temps, même dans mes cours de création littéraire, j'éprouve de la difficulté à user d'un autre pronom que le Je. Ce Je me colle à la peau et pendant que mes camarades de classe me traitent de narcissique, je me bats pour expliquer tant bien que mal que ce Je, ce n'est pas moi, enfin, pas vraiment moi, mais plutôt une voix qui a une subjectivité. Ce Je, c'est une ou plusieurs facettes de moi, amplifiées. Elizabeth Wurtzel, une auteure qui écrit à partir d'expériences personnelles et qui, à la sortie de son premier livre à caractère autobiographique portant sur la dépression, a été qualifiée par un journaliste du *New York Times* de « Sylvia Plath with the ego of Madonna⁵⁵ », exprime dans un tweet tout simple comment les expériences sur lesquelles elle écrit sont universelles : « People think I am

⁵⁵ Ken Tucker, « Rambunctious with tears », *The New York Times*, 25 septembre 1994, <http://www.nytimes.com/1994/09/25/books/rambunctious-with-tears.html>

writing about myself. But really I am writing about everybody, because I am just like everybody else. We are all so alike.⁵⁶ » Il est peut-être naïf de penser que nous sommes « tous et toutes pareils » puisque les oppressions que nous vivons sont différentes, mais je crois que Wurtzel fait ici référence au caractère universel d'émotions comme la tristesse, la mélancolie, la maladie, la dépression. Le désir de se faire comprendre par le plus de gens possibles est compréhensible. Pour ma part, le Je de mes créations est rebelle : il parle lorsque j'aurais le réflexe de me taire, il se bat quand je voudrais rendre les armes, il affirme des choses sans équivoque lorsque j'ai la bouche pleine de doute. Si l'écriture ouvre la voix, elle ouvre aussi la voie. Je m'inscris dans le monde par l'écriture au Je. Puisque je ne peux pas prendre trop de place en société, je compense en m'étendant de long en large sur la page. L'écriture intime des femmes, est-ce du *womenspreading* littéraire? Tant mieux si ça l'est! Les femmes, encore trop absentes des canons littéraires, ont droit à un juste retour du balancier. Il ne s'agit pas de domination, mais bien d'équité. Les voix qui s'élèvent à travers tous ces Je constituent des possibilités. En entrevue avec Leslie Jamison, l'auteure Chris Kraus avance une hypothèse similaire à celle de Wurtzel : « The things that happen to me are things that happen to everybody. They're not unique. So to talk about them candidly—there's nothing confessional about it.⁵⁷ » La littérature confessionnelle des femmes : est-ce là un pléonasme? Pourquoi le fait de se dévoiler à travers l'écriture devrait-il être automatiquement attribué au genre féminin? J'ai en tête l'exemple d'un professeur du baccalauréat en littérature qui, sans gêne, dit à une jeune élève de « garder ça pour son journal intime ». Ça, ce sont ses sentiments, ses expériences, sa vie. Est-ce « trop » (un autre qualificatif péjoratif)? C'est parfois l'impression que j'ai lorsque je lis des critiques d'œuvres à caractère autobiographique écrites par des femmes. Mais après tout, qu'est-ce qu'une écriture « confessionnelle »? Il s'agirait simplement d'une honnêteté qui n'aurait a priori rien d'exceptionnel. Comme l'exprime Chris Kraus, être candide n'appartient pas nécessairement au domaine de la confession. Écrire le quotidien relèverait plutôt de la banalité, de l'intention de rejoindre le plus grand nombre en écrivant sur des sujets qualifiés « d'ordinaires ». Même si le Je permet d'observer l'intime et

⁵⁶ Elizabeth Wurtzel, Twitter, 6 avril 2017 21:59,
<https://twitter.com/LizzieWurtzel/status/850136012844040192>

⁵⁷ Leslie Jamison, « Chris Kraus », *Interview Magazine*, 18 juillet 2017,
<http://www.interviewmagazine.com/culture/chris-kraus#>

le personnel, il n'est pas nécessaire que ce qu'il décrit soit hors du commun. Comme l'écrit Erin Wunker : « *I is an invitation to listen. It is an invitation to follow one body's thinking, one possibility's path.*⁵⁸ » En lisant des récits au Je, il nous est possible de mettre notre propre expérience en perspective afin de découvrir celle des autres. Mettez-vous dans ma peau le temps de me lire; vous verrez un peu comment mon Je fonctionne.

⁵⁸ Erin Wunker, *op. cit.*, p. 16.

*So I'm gonna fuck it up again
I'm gonna do another detour*

Si le courant littéraire postmoderne démontre un certain lâcher-prise face à l'idée de la résolution de la quête existentielle qui est au cœur du courant moderne, la femme *postwounded* est à son image. Elle est détachée de sa blessure, ce qui lui permet une hyper conscience et une capacité d'autocritique parfois salvatrice. Elle réfléchit en plongeant dans la douleur, usant souvent d'autodérision pour décrire son état. Dans le recueil de poèmes *Les choses de l'amour à marde* de Maude Veilleux, le dernier poème offre une finale qui montre que la narratrice est consciente de nager en plein pathos : « Sereine/sans même prendre de millepertuis/allez vous coucher/je ne mourrai pas.⁵⁹ » Au fil de ce recueil, on sympathise avec une femme qui use de sa capacité d'introspection pour nous partager ses peines (d'amour, surtout). Dans ce dernier poème, elle nous dit, en quelque sorte, « Je sais que je suis souffrante et je sais que vous le savez bien aussi ». Elle n'offre pas de résolution pour les conflits présentés dans les poèmes : ce n'est pas ici que vous trouverez votre « happy ending ». Comme Hannah et Marnie, deux personnages de la télésérie américaine *Girls*, qui crient : « You are the wound! », Veilleux semble nous dire qu'elle est une plaie béante, une blessure intime à partir de laquelle elle écrit. Leslie Jamison, l'auteure derrière l'invention du terme *postwounded*, pose la question suivante : « How do we talk about these wounds without glamorizing them?⁶⁰ » Cette question fait écho à la réflexion de la journaliste Emily Gould à la lecture de Cat Marnell sur sa dépendance aux drogues : la ligne est mince entre l'appréciation et l'exploitation de la souffrance des auteures. Jamison propose un début de réponse à ces interrogations avec l'idée du *postwounded*, qu'elle décrit comme étant : « a shift away from wounded affect⁶¹ ». Il ne s'agit pas d'un profond changement dans la façon dont on vit la souffrance, mais plutôt dans la façon dont on la représente. En écrivant des personnages de femmes *postwounded*, on arrive à mettre en perspective cette souffrance, à explorer la

⁵⁹ Maude Veilleux, *Les choses de l'amour à marde* (Montréal : Les Éditions de l'Écrou, 2013), p. 58.

⁶⁰ Leslie Jamison, *op. cit.*, p. 187.

⁶¹ *Ibid.*, p. 198.

possibilité de la vivre avec un certain détachement. Dans *Girls*, quand Hannah et Marnie se chicanent en se traitant mutuellement de plaies, ce qu'elles se disent en sous-texte, c'est « I'm tired of female pain and also tired of people who are tired of it⁶² », ce qui est une double-contrainte embêtante. Les femmes *postwounded* sont « wary of melodrama so they stay numb or clever instead⁶³ », elles se cachent derrière un détachement émotionnel. Or, elles connaissent très bien les ramifications de leur souffrance. Elles disent : « Regardez ici, mes plaies parlent d'elles-mêmes, elles parlent de ma souffrance d'être née femme dans notre monde ». Veulent-elles attirer l'attention? Et si la réponse était oui, serait-ce vraiment grave? Jamison remarque que nous sommes rapides à crier au manque d'attention, voyant cela comme infantile, égoïste, alors que pourtant, « Isn't wanting attention one of the most fundamental traits of being human – and isn't granting it one of the most important gifts we can ever give?⁶⁴ » Quel crime serait-ce que de vouloir montrer ce qui cloche au grand jour? Dans la perspective d'une dépression politique, exposer la souffrance, c'est dénoncer les failles des systèmes d'oppression qui nous ont rendues malades.

⁶² *Ibid.*, p. 199.

⁶³ *Ibid.*, p. 198.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 191.

*How many times do I have to say
to get away
Get gone*

Mon amie Daphné B. fait partie des dix jeunes auteur.e.s à surveiller en 2016, selon Marie-Louise Arsenault et son équipe de l'émission de radio *Plus on est de fous, plus on lit*⁶⁵. Un homme a été chargé de la filmer pour une courte vidéo de présentation. Au téléphone, il suggère un concept à Daphné : « Et si tu te tenais debout dans une ruelle en effeuillant une marguerite? » Quand Daphné me rapporte cet échange, j'en perds mes moyens. C'est ce que nous sommes, nous, les jeunes femmes qui écrivent : des effeuilleuses de marguerites. Je pense à ce qu'a écrit justement Daphné B. dans son recueil de poèmes *Bluetiful* : « gagagougou/un poète me parle/comme si j'étais/une chenille⁶⁶ ». Nous sommes des chenilles balbutiantes qui n'attendent que de devenir papillons grâce aux bonnes intentions des poètes et critiques (masculins) d'une autre génération. Ça dégouline de condescendance, ça nous colle les étiquettes habituelles : douceur, mièvrerie, romance. Ou à l'opposé, si on donne dans le côté obscur, ont est des filles brisées, des sacrifiées littéraires, des romancières suicidaires. Aucune porte de sortie : nous écrivons de la littérature de femmes, pour les femmes. Soit. J'écrirai pour mes sœurs. Je ne tiendrai pas compte des commentaires sur Goodreads, des critiques dans *Lettres Québécoises*, des étoiles sur Amazon. Je retournerai à ces textes de la deuxième vague qui font dresser les cheveux sur la tête de mon professeur de création littéraire, celui qui dit : « Pensez-vous vraiment qu'on a encore besoin du féminisme en 2016? », celui pour qui je suis trop « intense », un qualificatif qui vient remplacer celui d'« hystérique ». « Il faut guérir d'être femme⁶⁷ », écrivait Benoîte Groult en 1975. Plus de 40 ans plus tard, nous ne sommes toujours pas guéries, même que nous plongeons dans la blessure tête première. Groult parle de guérir

⁶⁵ « 10 jeunes auteurs à surveiller », *Ici Radio-Canada Première*, <http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/10-jeunes-auteurs/2016>

⁶⁶ Daphné B., *Bluetiful*, (Montréal : Les Éditions de l'Écrou, 2015), p. 53.

⁶⁷ Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1975), p. 34.

non pas d'être née femme, mais d'avoir été élevée femme dans un univers d'hommes, d'avoir vécu chaque étape et chaque acte de notre vie avec les yeux des hommes, selon les critères des hommes. Et ce n'est pas en continuant à lire les livres des hommes, à écouter ce qu'ils disent en notre nom ou pour notre bien depuis tant de siècles que nous pourrions guérir⁶⁸.

Être femme n'est pas une maladie ; cependant, l'entêtement avec lequel on nous relègue au rang inférieur fait presque état d'une pathologie. J'écris donc de la « littérature de femmes » pour que ma voix s'élève avec celles de mes sœurs, qu'elle participe à cette chorale d'expériences de vie. Je prends de l'espace dans une discipline qui favorise constamment l'expérience des hommes, qui la consacre en la disant universelle. Si cette affirmation nécessite une justification quantifiée, la preuve est alors dans le nombre de prix littéraires octroyés à un pourcentage significativement plus élevé d'hommes⁶⁹. La preuve est dans la quantité d'œuvres littéraires écrites par des hommes qui sont enseignées par les institutions scolaires, qui sont présentées comme le canon incontournable⁷⁰. On nourrit les jeunes écrivaines-chenilles de la littérature des hommes, et on s'étonne ensuite qu'elles ne deviennent jamais papillons. Mes sœurs de pathos et moi, nous n'avons aucun désir de devenir papillons pour leurs beaux yeux; nous resterons chenilles, repues par toutes les marguerites que nous aurons mangées au lieu de les effeuiller.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁶⁹ Lori Saint-Martin, « Où sont les femmes? », *La Presse*, 6 mars 2016, <http://plus.lapresse.ca/screens/a688292b-0925-4cbb-b503-a4a187ba7942%7CfSi0K5zoPe6u.html>

⁷⁰ Julie Boulanger et Amélie Paquet, *Le bal des absentes* (Montréal : La Mèche, 2017).

*I could have warned you
 but really, what's the point
 Caution could but rarely ever helps
 Don't be down, my demeanor seems to
 disappoint
 It's hard enough trying to be civil to myself*

En entrevue avec un journaliste de *La Presse*, l'auteur québécois Mathieu Arsenault affirme, en parlant de son œuvre *La vie littéraire* : « La phrase est au féminin, mais ce n'est même pas une fille qui parle. Je voulais écrire au féminin pour voir jusqu'où cela peut me mener. J'avais écrit des textes sur le féminisme. Je suis arrivé à ce que Deleuze appelle 'devenir femme'.⁷¹ » En plus de la prétention qui se dégage de ces propos, un lourd parfum de privilège me rend folle de rage. Un peu à la manière du collectif Tiquun qui s'approprie la figure de la Jeune Fille, Arsenault décrit la femme comme une posture qu'on peut incarner, un costume qu'on peut revêtir quand bon nous semble. Or, l'avantage d'un costume, c'est qu'on peut le retirer. Il en est autrement pour ma vie de femme : c'est une peau que j'habite tous les jours. Mes combats, mes préoccupations, mes sentiments ne sont pas des saveurs Baskin Robbins qu'on peut échantillonner gratuitement. Il m'en coûte d'être femme, à tous les jours je paye le prix de mon oppression comme de mon émancipation. Les femmes n'ont pas besoin de porte-paroles : elles ont besoin d'espaces pour vivre, pour créer, pour s'exprimer. Un bon allié n'est pas quelqu'un qui s'affiche dans la sphère publique pour rapporter ce qu'il croit être la parole des femmes. Un bon allié s'efface, le temps que les femmes prennent elles-mêmes la parole. Jamais nous n'arriverons à « guérir d'être femme » si nous n'avons pas d'espace pour prendre la parole. Je n'ai rien à faire de Deleuze et de son « devenir femme », je n'ai rien à faire de Tiquun qui affirme que la Jeune Fille peut être chacun ou chacune d'entre nous, homme ou femme. Outre l'essentialisme que ces affirmations impliquent, je suis dérangée par l'idée que la vie des minorités peut être réduite au rang de performance. Derrière cette idée se

⁷¹ Mario Cloutier, « Mathieu Arsenault, *La vie littéraire*: la femme en soi », *La Presse*, 22 mars 2017, <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201703/22/01-5081121-mathieu-arsenault-la-vie-litteraire-la-femme-en-soi.php>

cache probablement l'utopie que l'égalité est déjà atteinte, utopie véhiculée surtout par, on le devine bien, des gens qui ne font pas partie de ces minorités. Oui, tout est performance. Oui, je crois qu'il est possible pour tous d'incarner la figure de la Jeune Fille. Mais il ne faut pas se leurrer : cela reste un jeu. Ce n'est pas profitable à la vraie Jeune Fille, celle qui se fait vomir dans les toilettes de son école secondaire, celle qui dépense 200\$ pour des injections qui dureront trois mois, celle qui écrit des romans qui ne gagneront jamais de prix. Les hommes qui jouent à la Jeune Fille en affirmant avoir compris son oppression ne sont pas des alliés. Ils monopolisent un espace public qui serait mieux investi par les personnes qui ont réellement vécu les contraintes sociales que ces faux alliés tournent au ridicule le temps d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un film... le temps de produire des œuvres qu'on récompensera, pendant que les femmes croupiront dans l'ombre. Une fois de plus, c'est la même histoire qui se répète encore et encore.

*You'll never live the life that I live
 I'll never live the life that wakes me in the
 night
 You'll never hear the message I give
 You'll say it looks as though I might give up
 this fight*

Les auteures qui puisent dans leurs expériences personnelles pour écrire sont vite mises dans le même panier. Christiane F, Anne Sexton, Sylvia Plath, Virginia Woolf, Nelly Arcan, Maude Veilleux, Alice Rivard, moi, toi, elle : c'est du pareil au même aux yeux de ceux qui aimeraient mieux que les femmes s'en tiennent à écrire des livres de cuisine. L'auteur Sébastien Dulude, dans une critique du recueil de poèmes *Shrapnels* d'Alice Rivard parue dans *Lettres québécoises*, écrit : « Peut-être ce livre trouvera-t-il écho chez qui chercherait des mots pour donner du sens à des expériences déshumanisantes. Souhaitons-le. Pour les autres, on relira Christiane F.⁷² » Les expériences de la souffrance des femmes sont cristallisées dans des clichés, on les compare aux rares chanceuses qui ont pu intégrer le canon, qui ont marqué l'imaginaire juste assez pour devenir des références. Pourtant, mêmes ces *sad girls superstars* nommées plus haut sont devenues des clichés d'elles-mêmes. On en a fait des vedettes trash, des icônes de la souffrance des femmes, impossibles à égaler puisque devenues des caricatures grotesques. La citation de Dulude, tirée d'une critique parue dans la revue *Lettres québécoises* à propos du recueil de poésie *Schrapnels* d'Alice Rivard, met en lumière à quel point les femmes sont les éternelles perdantes de la littérature. On les compare à ces sacrifiées littéraires, on en fait des produits bas de gamme, des dérivés de ce qu'on a déjà jugé « trop intense » de toute façon. À ce jeu, impossible de gagner. Mais l'important, c'est de participer, non? Non, pas vraiment. Quand des siècles de sexisme teintent les victoires des gagnants, les perdantes, elles, aimeraient bien avoir un jour leur mot à dire. Peut-on exister à l'extérieur de l'ombre de nos prédécesseures? Peut-on, en tant que jeunes

⁷² Sébastien Dulude, « Critique de *Shrapnels* d'Alice Rivard », *Lettres Québécoises*, volume 164 (2016), p. 47.

auteures de la littérature de l'intime, cesser de se faire comparer à une poignée de femmes qui ont travaillé toute leur vie pour un peu de reconnaissance, mais qui ne l'ont obtenue, pour la plupart, que de façon posthume? Parfois, je suis tentée de baisser les bras. Non pas d'arrêter d'écrire, mais plutôt d'arrêter de vouloir faire partie d'un milieu qui ne veut pas m'accepter telle que je suis, avec mes combats, avec mes blessures. Comme le dit Rivard dans une réponse à Dulude, publiée sur le blogue littéraire *Filles Missiles* : « Il y aura toujours des milieux, toujours de ces gens qui ne voudront pas qu'on s'assoie à leur table, que ce soit par élitisme, par *power trip*, par manque d'empathie. L'erreur est d'essayer encore et encore de leur plaire, d'essayer de se faire une place à leur table.⁷³ » C'est une éternelle contrainte, « *damned if you do, damned if you don't* », ou encore, comme l'écrit l'auteure Rebecca Solnit dans son essai *The Mother of All Questions* : « There is no good answer to being a woman.⁷⁴ » D'ailleurs, je complèterais cette phrase en disant : il n'y a pas de bonne réponse au fait d'être femme... et auteure. Pourtant, être femme et exposer sa vulnérabilité dans la sphère publique, c'est faire preuve d'une grande force. Rivard écrit, en parlant de l'écriture de celles qui se dévoilent en travaillant à partir de matériel autobiographique :

Cette forme d'écriture intime, par son ouverture sur la vulnérabilité de celles qui l'écrivent, fait écho au message de la *radical softness* : “Radical softness is the idea that unapologetically sharing your emotions is a political move and a way to combat the societal idea that feelings are a sign of weakness.”^{75,76}

Lora Mathis, l'artiste ayant développé le terme *radical softness*, s'inscrit selon moi dans la lignée des femmes ingouvernables, des femmes qui manipulent les codes sociaux en lien avec l'intimité et les émotions, pour en faire des éléments de combativité politique. Pour ceux qui désirent conserver le statu quo, certes, il est logique de vouloir continuer à lire *Christiane F.* Pour les autres, encourager de nouvelles voix à faire preuve de vulnérabilité

⁷³ Alice Rivard, « You can't sit with us », *Filles Missiles*, 13 février 2017, <http://fillesmissiles.com/post/155636481207/you-cant-sit-with-us-alice-rivard>.

⁷⁴ Rebecca Solnit, « The Mother of All Questions », *Harper's Magazine*, septembre 2015, <https://harpers.org/archive/2015/10/the-mother-of-all-questions/>

⁷⁵ Meg Zulch, « Lora Mathis », *Hooligan magazine*, numéro 11, septembre 2015, https://issuu.com/hooliganmag/docs/issue_11

⁷⁶ Alice Rivard, *op. cit.*

pour écrire la souffrance est un choix politique qui ouvre le terrain à la résistance politique aux systèmes d'oppression qui, eux, aimeraient mieux que l'on s'assoit toutes à la même table.

Please forgive me for my distance
The pain is evident in my existence
Please forgive me for my distance
The shame is manifest in my resistance

Dans un article tiré du journal *La Presse*, un étudiant au doctorat en psychiatrie, Vitor Pordeus, parle de la possibilité que la dépression soit un phénomène collectif et culturel : « La maladie est une production rituelle, culturelle, aussi collective. Premièrement collective.⁷⁷ » Plus précisément, il avance que les maladies mentales sont « des conséquences inconscientes de l'héritage collectif⁷⁸ ». Cela n'est pas sans rappeler l'essai de Cvetkovich sur la dépression comme « public feeling », au sens où elle découlerait de systèmes d'oppressions et de traumatismes culturels et historiques touchant des groupes d'individus. Il est d'autant plus intéressant de constater que ce que Pordeus propose comme solution, c'est l'art. Il raconte avoir fait jouer la pièce *Hamlet* par des patients d'un hôpital psychiatrique, pour ensuite remarquer les bienfaits sur leur santé mentale, dus au sentiment de groupe qui s'est développé entre les participants. Si la perte d'identité culturelle et l'histoire collective sont à la base de la dépression, le moyen d'en alléger la souffrance est donc d'user de l'art pour créer un sentiment de communauté. La femme souffrante qui écrit pour partager son expérience le fait-elle simplement pour guérir? Il est difficile de donner une réponse définitive à cette question qui m'obsède ; la réponse est nuancée. Bien sûr, la femme qui écrit sa souffrance ne le fait pas simplement par don de soi, pour aider les autres. Elle le fait pour créer une communauté, pour valider ses sentiments. Est-ce égoïste? Non, puisque la communauté qui se développe autour de la vulnérabilité dans l'écriture de la souffrance permet de valider son expérience et ainsi, ne serait-ce que minimalement, mettre un baume sur sa souffrance. Pordeus affirme que « les communautés doivent accepter et comprendre leur histoire collective souvent violente pour

⁷⁷ Laurence Gallant, « La maladie mentale serait-elle liée à la culture? » *Ici Radio-Canada Info*, 25 mars 2017. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1024410/maladie-mentale-histoire-culture-depression>

⁷⁸ *Ibid.*

alléger ses répercussions sur la psyché humaine.⁷⁹ » L'étudiant fait ici référence aux immigrants, mais je crois que son observation peut s'appliquer à toute partie de la population qui est en situation de minorité et/ou d'oppression. Non, les femmes ne constituent pas une minorité, même si nous en avons parfois l'impression. Ce qui nourrit ce sentiment, c'est l'oppression que nous vivons sur une base quotidienne : bref, le sexisme ordinaire, systémique. La femme qui écrit vit selon moi dans une double contrainte, du moins, d'un point de vue capitaliste : elle est femme et elle est artiste. J'entends, par le mot artiste, qu'elle occupe un espace de création. Ne participant ni tout à fait au développement économique dans la sphère publique, ni au développement familial dans la sphère privée, elle se trouve en marge des rôles traditionnels qu'on voudrait lui imposer. En un mot, il s'agit d'une activiste. Une militante, une battante, une sorcière, une rebelle, une ingouvernable. Est-ce que toutes les femmes qui écrivent sont ingouvernables? Il n'est pas nécessaire pour une femme écrivaine de dénoncer les injustices qui l'entourent. Cependant, le fait même d'être une femme qui écrit est en quelque sorte un pied de nez à l'institution littéraire encore composée majoritairement d'hommes blancs cis d'un certain âge, qu'on le veuille ou non. Il s'agit d'une évidence, et refuser de le voir démontre bien un aveuglement issu du privilège. Comme à ce professeur de littérature qui m'a demandé, le plus sérieusement du monde, si on avait encore besoin du féminisme en 2016, je réponds : pas si on se ferme les yeux. Mais moi, j'ai les yeux grands ouverts.

⁷⁹ *Ibid.*

*And I went crazy again today
looking for a strand to climb
looking for a little hope*

En une seule phrase, le personnage de Nelly Arcan dans le roman *Folle* résume bien le fonctionnement de la promesse du bonheur telle que décrite par Sarah Ahmed : « Très tôt j'ai compris que, dans la vie, il fallait être heureux; depuis, je vis sous pression.⁸⁰ » Cette citation d'Arcan se trouve d'ailleurs dans l'essai *Le bal des absentes*, dans un chapitre écrit par Julie Boulanger. Cette professeure au Cégep abonde aussi dans le même sens qu'Ahmed, en expliquant que le « sombre constat » de Nelly Arcan dans *Folle* est « mille fois plus porteur d'espoir que le prétendu optimisme qu'on trouve dans quantité d'œuvres qui nous font croire que le bonheur n'est qu'une question d'attitude face à la vie.⁸¹ » Nous y sommes confrontés tous les jours, à cette promesse du bonheur : normal qu'il soit si tentant de vouloir la propager. Des livres de croissance personnelle aux montages YouTube avec des citations qui se veulent inspirantes, on nous bombarde d'impératifs nous enjoignant d'être beaux, heureux, en santé. Dans l'essai *Le bal des absentes*, on retrouve d'ailleurs maintes fois cette critique des étudiant.e.s face aux livres que leur font lire les professeures Julie Boulanger et Amélie Paquet : « Trop déprimant! » Je paraphrase, mais les critiques du genre sont nombreuses parmi les élèves qui semblent ne pas pouvoir tolérer que les protagonistes soient en proie à de situations difficiles. L'héroïne de Jean Rhys dans *Good Morning, Midnight?* Une geignarde. Esther dans *The Bell Jar?* Une malade qui ne veut pas s'aider. Comme le remarque si bien Julie Boulanger : « Au même titre que les femmes réelles, les personnages féminins doivent être *aimables* en toutes occasions, même (et surtout) quand le monde les écrase, même quand elles sont en pleine dépression.⁸² » Là réside toute l'explication derrière cet impératif du bonheur, cette injonction qui touche surtout les femmes : les constructions sociales ordonnent à ces dernières d'être aimables en tout temps. À l'opposé de la femme qui se soumet à ces

⁸⁰ Nelly Arcan, *Folle* (Paris : Éditions Seuil, 2004), p. 48.

⁸¹ Julie Boulanger et Amélie Paquet, *op. cit.*, p. 78.

⁸² Julie Boulanger et Amélie Paquet, *op. cit.*, p. 85.

impératifs du bonheur, la femme ingouvernable fait peur lorsqu'elle crie, qu'elle pleure, qu'elle se fâche, puisque la performance de sa souffrance constitue une menace à l'équilibre social. Même dans la sphère privée, une femme ingouvernable est une écharde dans les pieds de ceux qui voudraient la contrôler, la confiner à ses rôles de mère, de ménagère, d'objet sexuel. Elle ne peut donc pas exister, dans la vie comme dans la littérature. Une éditrice à qui je décrivais mon projet de maîtrise en lien avec la souffrance des femmes, m'a automatiquement parlé de maternité. Comme si en dehors des rôles traditionnels réservés aux femmes, point de salut! Cela, la narratrice d'Arcan dans l'œuvre *Folle* l'a bien compris et c'est pourquoi elle ne peut pas s'imaginer dépasser trente ans. Elle « vit sous pression » à cause de l'impératif du bonheur, une promesse qu'elle ne se sent pas en mesure de remplir dans le contexte social actuel qui est le sien... Et le mien aussi.

*Keep on calling me names, keep on, keep on
I'll keep kicking the crap till it's gone*

Les femmes ingouvernables sont donc pour l'instant encore condamnées à se battre. La combativité qui passe par l'écriture de la vulnérabilité et de l'intime est essentielle pour celles qui ne tolèrent pas le statu quo. La *Sad Girl* use de ses larmes pour subvertir les codes de ce qui est convenu comme appartenant au domaine privé; la femme *postwounded* se met en scène elle-même pour rire du malheur; la *feminist killjoy* tourne le couteau dans la plaie pour confronter les apôtres de la promesse du bonheur à la réalité des femmes; la *Sick Woman* brandit son poing en direct de son lit pour soutenir celles qui descendent dans la rue. Ensemble, ces femmes forment une résistance qui sera de plus en plus difficile à ignorer. Après tout, pas besoin d'un manifeste officiel pour légitimer la résistance; le combat s'inscrit tous les jours dans nos actions. L'écriture est un outil qui est plus accessible que jamais. La résistance, c'est un statut Facebook, la légende d'une photo Instagram, une lettre envoyée à une grosse compagnie, un tweet destiné à un politicien, et même, je le soutiens, un journal intime qui s'écrit dans le confort du salon. Le son de la plume sur le papier et des doigts sur le clavier sera un jour entendu... et plus jamais ignoré.

BIBLIOGRAPHIE

- Ahmed, Sara. *The Promise of Happiness*. Durham : Duke University Press, 2010.
- Apple, Fiona. Album. *When the Pawn [...]*. New York : Epic Records, 1999.
- Arcan, Nelly. *Folle*. Paris : Éditions Seuil, 2004.
- Arsenault, Roxanne et Pénélope McQuade. « Insultes ». Podcast audio. *Parce qu'on est en 2016*. MP3, 34 minutes. Enregistré le 19 février 2016. <http://ici.radio-canada.ca/premiere/premiereplus/societe/85086/parce-quon-est-en-2016/7440891-0>
- B., Daphné. *Bluetiful*. Montréal : Les Éditions de l'Écrou, 2015.
- Barron, Benjamin. « Richard Prince, Audrey Wollen, and the Sad Girl Theory ». *Vice i-D*. 12 novembre 2014. https://i-d.vice.com/en_us/article/richard-prince-audrey-wollen-and-the-sad-girl-theory
- Berkowitz, Amy. *Tender Points*. Oakland : Timeless Infinite Light, 2015.
- Boulangier, Julie et Amélie Paquet, *Le bal des absentes*. Montréal : La Mèche, 2017.
- Bourke, Joanna. *The Story of Pain*. New York : Oxford University Press, 2014.
- Broder, Melissa. *So Sad Today*. New York : Grand Central Publishing, 2016.
- . Fil Twitter. <https://twitter.com/sosadtoday>
- Butler, Judith. *Excitable Speech: A Politics of the Performative*. United Kingdom : Routledge, 1997.
- . *Une vie bonne*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2013.
- Cixous, Hélène. *Le rire de la méduse : et autres ironies*. Paris : Galilée, 1975.
- Cvetkovich, Ann. *Depression: A Public Feeling*. Durham : Duke University Press, 2013.
- Delaume, Chloé. *La règle du Je*. Paris : Presses Universitaires de France, 2010.
- Despentes, Virginie. *King Kong théorie*. Paris : Éditions Grasset et Fasquelle, 2006.

Gallant, Laurence. « La maladie mentale serait-elle liée à la culture? ». *Ici Radio-Canada Info*. 25 mars 2017. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1024410/maladie-mentale-histoire-culture-depression>

Gia. Réalisé par Michael Cristofer. Californie : HBO Pictures, 1998. DVD.

Girl Interrupted. Réalisé par James Mangold. Californie : Columbia Pictures, 1999. DVD.

Groult, Benoîte. *Ainsi soit-elle*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1975.

Halbertstam, Judith. *The Queer Art of Failure*. Durham : Duke University Press, 2011.

Haraway, Donna. "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective". *Feminist Studies* Vol. 14, No. 3 (1988) : 575-599. Récupéré le 9 mai 2017. <https://www.jstor.org/stable/3178066>

Hedva, Johanna. « Sick Woman Theory ». *Mask Magazine*. Janvier 2015. <http://www.maskmagazine.com/not-again/struggle/sick-woman-theory>

hooks, bell et Jill Soloway. « Ending domination: the personal is political ». Vidéo YouTube, 1:32. Mise en ligne le 7 septembre 2016. <https://www.youtube.com/watch?v=Fw6Fd87PhjU>

hooks, bell. « Moving from pain to power ». Vidéo YouTube, 1:30. Mise en ligne le 12 octobre 2015. <https://youtu.be/cpKuLI-GC0M>

Hustvedt, Siri. *La Femme qui tremble : une histoire de mes nerfs*. New York : Henry Holt and Company, 2009.

Jamison, Leslie. *The Empathy Exams*. Minnesota : Gray Wolf Press, 2014.

———. « Chris Kraus ». *Interview Magazine*. 18 juillet 2017. <http://www.interviewmagazine.com/culture/chris-kraus#>

Leclerc, Annie. *Parole de femme*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1974.

Lejeune, Patrick. *Le journal intime : Histoire et anthologie*. Paris : Textuel, 2006.

Marnell, Cat. *How to Murder Your Life: A Memoir*. New York : Simon & Schuster, 2017.

Morris, David B. *The Culture of Pain*. Oakland : University of California Press, 1993.

Rivard, Alice. « You can't sit with us ». *Filles Missiles*. 13 février 2017. <http://fillesmissiles.com/post/155636481207/you-cant-sit-with-us-alice-rivard>

Rowe, Kathleen. *The Unruly Woman: Gender and the Genres of Laughter*. Austin : University of Texas Press, 1995.

Saint-Martin, Lori. « Où sont les femmes? ». *La Presse*. 6 mars 2016. <http://plus.lapresse.ca/screens/a688292b-0925-4cbb-b503-a4a187ba7942%7CfSi0K5zoPe6u.html>

Salek, Yasi. « Audrey Wollen on Sad Girl Theory ». *Cultist*. 19 juin 2014. <http://www.cultistzine.com/2014/06/19/cult-talk-audrey-wollen-on-sad-girl-theory/>

Smart, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : Se dire, se faire par l'écriture intime*. Montréal : Boréal, 2014.

Solnit, Rebecca. « The Mother of All Questions ». *Harper's Magazine*. Septembre 2015. <https://harpers.org/archive/2015/10/the-mother-of-all-questions/>

Théoret, France. *Journal pour mémoire*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1993.

Tiqun. *Preliminary Materials For a Theory of the Young Girl*. Los Angeles : Semiotext(e), 2012.

Wunker, Erin. *Notes from a Feminist Killjoy*. Toronto : Book Thug, 2016.

Wurtzel, Elizabeth. *Prozac Nation*. New York : Riverhead Books, 1994.

———. *Bitch: In Praise of Difficult Women*. New York : Anchor Books, 1999.

———. Fil Twitter. <https://twitter.com/LizzieWurtzel>

Veilleux, Maude. *Les choses de l'amour à mardo*. Montréal : Les Éditions de l'Écrou, 2013.

Zambreno, Kate. *Green Girl*. New York : HarperCollins, 2011.

———. *Heroines*. Los Angeles : Semiotext(e), 2012.

———. « Melancholy and The Infinite Sadness ». *The New Inquiry*. 28 février 2013. <https://thenewinquiry.com/melancholy-and-the-infinite-sadness/>

Zulch, Meg. « Lora Mathis ». *Hooligan magazine* numéro 11. Septembre 2015. https://issuu.com/hooliganmag/docs/issue_11